

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
PARAISSANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE

	Pages.
GEORGES DUMANI..... Du Bonheur... ..	519
JEAN RAPNOUIL..... La première églogue de Virgile.....	529
GUINDI ABD EL-CHAHID... Le mariage d'Aziza.....	534
GASTON WIET..... L'architecture musulmane des premiers siècles.....	552
DORRYA FAHMI..... George Sand et Le Berry.....	560
BERNARD DES ESSARDS... L'entrée de la Toscane dans l'Unité ita- lienne (<i>suite</i>).....	568

CHRONIQUE DES LIVRES

GASTON WIET, MOËNIS CLAUDE TAHA-HUSSEIN, HENRI EL-KAYEM.



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- J. B. TRÉCOURT. — Mémoires sur l'Égypte en 1791 (annotés par G. Wiet).
GRANDBOIS. — Les voyages de Marco Polo.
E. BOIS. — Le malheur de la France (Éditions Hachette)
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.
L'Anglais sans peine (Méthode Assimil).
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
MAURICE COINDREAU. — La farce est jouée (25 ans de théâtre).
JEAN GÉRARD FLEURY. — L'Amérique du Sud.
YVES LE KERDECQ. — L'évasion d'un Saint-Cyrien.
JEAN RAY. — Le Japon, grande puissance.
Rév. Père AYROUT — Mœurs et coutumes du Fellah.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
ZWEIG. — Brésil, Terre de l'avenir.
GEORGES BERNANOS. — Lettre aux Anglais.
HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
F. MAURIAC. — La Pharisienne.
JOBIN. — Visages littéraires du Canada français.
GÉRARD DE CATALOGNE. — Notre Révolution (2 volumes).
SERGE FLEURY. — L'Impératrice Eugénie.
Initiation à la Musique.
JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
H. LAUGIER. — Médecines et médecins de l'avenir.
P. JOUGUET. — L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce.
M. MAETERLINCK. — L'Autre Monde ou le cadran stellaire.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
KING. — Le Canada et la guerre.
ANDRÉ MAUROIS. — Mémoires.
TABOUIS. — Confidences diplomatiques.
MAX LAMBERT. — Les États-Unis.
LOUIS VERNEUIL. — Rideau à 9 heures (théâtre).
PELADÉAU. — On disait en France.
J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites.
Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
JEAN MERRIEN. — Marines.
ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
ROGER VERCEL. — La clandestine.
HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
REVUE DES ÉTUDES FRANÇAISES.
REVUE DE BIOLOGIE.
VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : **HACHETTE (AU PAPYRUS)**

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45576. Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

—• Rentrée 5 octobre 1942 •—

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

**SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE**



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

DU BONHEUR...

POUR Maxime PUPIKOFFER.

I

La guerre, avec ses effroyables conséquences, nous amène à penser que par-dessus tout l'enjeu en est le bonheur de l'homme. Lorsque cinq cents ans avant Jésus-Christ, Confucius recommandait « le respect de soi-même et des autres, la générosité, la fidélité, la sincérité, l'application au bien et la bienveillance pour les autres », il définissait le dogme du bonheur. En effet, « si cette droiture du naturel vient à se perdre dans la vie, on a repoussé loin de soi tout bonheur », concluait le philosophe chinois. Le Christianisme allait bientôt prêcher la seule loi féconde du bonheur en la plaçant sous le signe de la loi universelle d'amour.

Le monde est loin aujourd'hui de cette température morale à laquelle, après des efforts inouïs et des sacrifices sanglants, il avait fini par s'acclimater ! Il a suffi d'un homme, expression suprême de la méchanceté, de la dureté et de l'orgueil, pour que la civilisation tout entière sombrât dans le chaos. Il est vrai que cet homme n'eût pas réalisé son dessein de mort si des circonstances, nées de nos propres fautes et des détours d'une civilisation qui s'était écartée de son but, n'eussent facilité sa besogne barbare.

II

Des peuples libres, civilisés, possédant des passés miraculeux, des peuples vivant sous le régime de l'esprit, sont tombés dans un infâme esclavage. Voici que par milliers et par millions des hommes meurent. Voici que des ténèbres couvrent le monde partagé entre l'espoir et le désespoir. Parler de bonheur quand le malheur est le lot universel des peuples, c'est recourir au souvenir d'un temps ou simplement de jours dont nous gardons l'amère nostalgie et qui nous semblent, à distance, prodigieusement doux et comme l'image même du bonheur.

III

Le bonheur est un grand mystère. : c'est toujours la Terre Promise. L'homme veut être heureux, et il tente chaque fois sa chance ; c'est la loi même de sa vie. Le bonheur est une éternelle espérance. Quand il n'attend plus rien, l'homme se livre au désespoir : car la résignation c'est autre chose, un état encore confortable, la trouvaille ultime et l'alibi où un esprit déçu trouve matière à divertissement. Refuge de repos, dernière expression d'un long amour de la vie. Il n'y a que la qualité du plaisir qui change.

IV

De toutes les ambitions humaines, celle du bonheur est la plus tenace. « Tous les hommes désirent être heureux, dit Pascal, et cela sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre et que l'autre n'y va pas, c'est ce même

désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et se pendent. »

Le bonheur est une impulsion, le mouvement inconscient de tous les êtres vers le seul état qu'ils recherchent, c'est-à-dire une satisfaction dont ils n'ont souvent qu'une vague idée, mais qui fait l'objet de la seule passion qui ne subit pas d'éclipse. Être heureux, qui s'élèvera jamais contre cette espérance? L'amour, l'amitié, la richesse, la gloire, la domination : autant de visages du bonheur, cette grande folie des hommes ! Mais pour certains le bonheur c'est beaucoup plus simple : le bonheur lui-même peut être modeste et non moins profond, quand un être s'accommode d'une situation subalterne et qu'il éprouve cependant des jouissances intimes et fines, car les domaines du cœur et de l'esprit sont infinis.

V

Le bonheur est une espérance délivrée. L'homme est le prisonnier du monde, et davantage le sien propre. Il est solidaire de son âme autant que de son prochain. Un bonheur solitaire est un pitoyable contre-sens, et il n'est pas concevable en dehors d'une collectivité d'hommes ou même d'un groupe. Ainsi l'orgueil est l'instrument du malheur de l'orgueilleux. Celui-là parmi la foule est seul et sa stérilité le condamne, tandis qu'il impose le vide autour de lui, à ne connaître aucune des vraies joies de l'existence. Un fatal durcissement, une sécheresse glacée le marquent du sceau de la pire solitude. Il n'y a de bonheur, individuel ou collectif, que dans la tendresse et ce que j'appellerai la communicabilité entre les êtres. On n'imagine pas qu'un homme puisse vivre seul, privé de la chaleur du prochain. Alors la vie n'a plus de sens, et la

lumière est encore de l'ombre. L'instinct nous pousse toujours à donner plus qu'à recevoir, et c'est là, aussi, le signe du véritable amour, en dépit des périls où l'on s'expose.

VI

On a dit que le Christianisme est la religion de la tristesse. C'est une vue fausse. Il ne combat pas la joie, il ne nie pas le bonheur. Il condamne seulement les joies qui dupent et le bonheur qui ment. J'ai rarement vu d'hommes aussi heureux et aussi paisibles que parmi les religieux et les vrais chrétiens. Malgré, parfois, la rudesse de leur apparence, une courtoisie naïve et une bonhomie maladroite, ils sont tout délicatesse. Je les ai entendus rire, et leurs rires sonnaient toujours clairs. Même avertis du mal, même conscients de la méchanceté du monde, ils sont protégés par une cuirasse de bonté et de dévouement. Une candeur divine les entoure d'une auréole invisible qui les protège contre le malheur, qui n'a que faire contre des êtres aimant le prochain plus qu'eux-mêmes. Leur bonheur est parfait. Foyers d'amour au contact desquels se consomment misérablement les scories humaines.

VII

Vous dites : la jeunesse est le temps du bonheur. D'autres parlent du bonheur mieux armé de la maturité. Certains assurent que le bonheur ne se trouve que dans la vieillesse, à l'heure des détachements salutaires. Pourquoi enfermer le bonheur dans une formule ? A chaque âge le bonheur et le malheur nous guettent avec une chance égale et il appartient à chacun de régler son destin. Jeunesse, maturité, vieillesse, l'homme poursuit sans cesse le rêve du bonheur. Avec la même

intensité — il importe peu que ce soit sur des plans différents — il cherche l'état d'euphorie morale qu'il ne cesse de convoiter, malgré les vicissitudes, les déceptions, la souffrance, et qui est vraiment l'état de bonheur par tout ce qu'il implique de satisfactions épurées, de joies discernées, de plaisirs décantés. Le bonheur n'est jamais dans la passion qui, comme un océan en furie, détruit forcément l'équilibre où seulement l'être peut se retrouver, se connaître et apprécier sans mensonge la réalité dépouillée de la vie. Le bonheur présent, on le construit avec l'amour du passé et l'attente de l'avenir. Chacun le construit avec son caractère.

VIII

On ne trouve pas toujours le bonheur dans l'amour. L'amour n'a rien à faire avec le bonheur : il est toujours un sommet. C'est un mot confus entre tous et il ne représente pour personne une même chose. Le sommet, on l'atteint rarement, mais d'un mouvement fiévreux on s'élance vers lui. Même quand il dure, il a des températures successives et des répercussions étranges. Mais l'erreur délicate des hommes est de donner à l'amour le visage même du bonheur. Nul n'est assez sage pour admettre le mystère charnel, lui fixer ses limites et lui accorder son juste prix. La sensualité doit être l'autre face de la sentimentalité, le bonheur est à cette condition.

IX

Combien trouvent que la richesse c'est le bonheur ! De là vient le grand malheur des hommes. L'argent ce n'est pas le bonheur, c'est même le contraire. Sans l'argent il n'y a pas de civilisation, il est vrai, mais cette même civilisation se dé-

compose et se détruit si l'argent violente l'homme et le soumet à des volontés anonymes et implacables. Ceux qui aiment l'argent, pour lui-même, pour la plus sotte des vanités, sont condamnés à un endurcissement fatal, car il n'est pas de plus dur maître que la richesse. L'argent n'accepte jamais un second rôle. Il ne rêve que de toute-puissance, et celle-ci, neuf fois sur dix, ne peut s'exercer qu'en accumulant les ruines et en spoliant le prochain. Être heureux, c'est l'être avec d'autres, en même temps que beaucoup d'autres. L'argent isole. Le bonheur est une expression de simplicité, de douceur, d'indulgence. Il est une récompense. Comment l'argent serait-il récompensé si, par son amoncellement toujours un peu criminel, il est devenu, particulièrement dans les jours qui ont précédé la guerre, le levain des pires mal-faisances ?

L'argent est sans âme, mais il est aussi sans cœur. Il n'a que de l'imagination. Le riche n'est jamais vraiment généreux et l'on n'a jamais vu un homme riche en possession du bonheur. Sa condamnation est son désir exacerbé de toujours plus de richesse. Et c'est son destin de porter en soi une inquiétude basse et perpétuelle. La richesse est une prison cent fois plus dure que la pauvreté, car le pauvre a, du moins, le loisir de s'évader vers les cimes de l'esprit et de l'âme, loin des tourmentes où le riche se découvre l'esclave torturé de son argent.

X

La domination, non plus, ne donne pas le bonheur, lequel ne s'obtient jamais par la force. La domination c'est la volonté, non de s'élever dans l'ordre moral, mais de s'élever au-dessus des autres pour les soumettre. C'est violence et effraction et l'on confond trop souvent domination et autorité. L'homme qui veut dominer, il est rare qu'il s'y emploie pour

des fins collectives. Même si c'est là son excuse, elle n'est pas valable. La domination est l'expression d'un raffinement d'égoïsme, et, comme l'orgueilleux, il crée sa propre solitude sans cesse hantée par la crainte et la peur. Il n'est plus pour lui de repos, il n'est plus pour lui de bonheur, lequel ne se trouve que dans la paix de l'esprit et la bonté de l'âme.

XI

Celui que la gloire couronne de ses lauriers, même si jusque-là il fut un homme heureux, risque soudain la contagion des détestables ferments de la corruption. Qui reste insensible à la gloire laquelle, comme un vin trop fort, trouble les têtes les plus solides, les âmes les mieux trempées? La gloire de son vivant est à l'homme son pire ennemi : elle lui ferme les avenues du bonheur. Il perd le goût de la simplicité, celui de la modestie, et peut-être aussi, malgré son intelligence, celui de la mesure. En tout cas il n'est plus dans la condition normale de l'homme à la recherche du bonheur. Les poètes ont trop chanté la gloire et nous avons cru qu'elle portait en elle ses vertus.

L'homme n'est pas fait pour être glorieux, mais seulement pour affronter les tempêtes et vaincre, par la force de son âme, les épreuves de la vie. La gloire vue de loin est une belle chose, mais elle nous fait traîner le boulet de la vanité et nous écarte de la route droite. La gloire est un appareil et le propre du bonheur est dans un dépouillement, conscient ou inconscient, qui nous donne le goût de la pureté. La fonction du bonheur est de nous maintenir sur les chemins moyens qui, s'ils passent par peu d'endroits, nous mènent sûrement à la rencontre de la sagesse, ce qui ne veut pas dire de la résignation, car la sagesse n'est jamais une fin.

XII

Le bonheur n'existe peut-être pas. Mais il y a des bonheurs. Chaque fois nous parons nos joies provisoires du grand mot de bonheur, et c'est la preuve que, créatures limitées, l'infini toujours nous effraye et nous dépasse. Nous trichons avec nous-mêmes, avec notre prochain, avec la vie. C'est la preuve aussi qu'à travers choses et gens, nous nous appliquons à rechercher ce qu'ils peuvent nous procurer de satisfactions ou de plaisirs. Entreprise ardue, entreprise égoïste, entreprise trompeuse : ni les plaisirs ni les satisfactions ne sont le bonheur. Mais celui-ci peut nous venir d'une grande et noble souffrance, ce meilleur instrument de notre perfection.

XIII

On est rarement heureux par l'esprit, on l'est davantage par le cœur. Et d'abord l'orgueil vient de l'esprit tandis que le bonheur est le fruit de la saine sentimentalité. On est heureux par le don de soi-même, par le reflet que nous projetons sur tout ce qui nous approche ou que nous recherchons. Le bonheur est, en somme, un élan qui part de nous et nous revient enrichi de l'alluvion humaine. C'est la plus belle des récompenses, et quand on est heureux, c'est qu'on le mérite. Mais on ne le sait pas.

XIV

Les hommes pourraient obtenir mieux de la vie s'ils le méritaient. Mais du moins qu'on leur laisse ce qu'ils ont et qu'ils ont eu tant de peine à obtenir. Qu'on leur laisse une liberté

où seulement la joie peut fleurir. Ils ont besoin de cette liberté — même s'ils n'en font guère qu'un usage modeste — pour relever, à leurs propres yeux, la dignité attachée à la notion de l'homme. Le bonheur n'est pas une livrée uniforme. Chacun l'entend à sa façon et chacun est heureux, en définitive, dès lors qu'il n'est pas malheureux. La réussite du plaisir est une affaire personnelle. Le seul grand malheur des hommes vient du manque de liberté.

XV

Aujourd'hui, nous comprenons le risque mortel que courent les hommes quand l'orgueil fou d'un tyran, exalté par un peuple subjugué, entend se substituer à Dieu pour reformer le monde sous le signe de la violence. Il n'est plus question de bonheur idéal et nous réalisons la terrible précarité de nos joies. Tout le problème de l'existence, à travers les âges, consiste à s'arranger pour vivre tant bien que mal. La civilisation dont l'objet fut d'organiser les rapports entre les hommes et les peuples, en laissant aux uns et aux autres la liberté de se distinguer les uns des autres par leurs particularités propres, cette civilisation dont nous devons aujourd'hui aimer jusqu'à ses excès, nous tremblons qu'elle disparaisse et qu'à sa place une barbarie, qu'on nous représente comme un nouvel ordre plus civilisé, parque les hommes comme les bêtes et leur applique un joug avilissant qui réprime ce qu'il y a en eux de possibilités de puissance et de noblesse.

XVI

Nos plaisirs, nos pauvres joies de naguère nous apparaissent avec toute leur séduction méconnue. Combien le passé, le nôtre, fut charmant, aimable et qu'il avait de grâce ! Nous

donnions au temps, par notre apport mystérieux, sa vraie forme et à sa couleur, et l'homme, en dépit de ses erreurs et de ses résistances égoïstes, ajoutait à ses puissances d'amour.

XVII

Le bonheur ! Nous n'avons pas toujours compris qu'il résidait dans le cœur social et que la source des tendresses et des amitiés élevaient l'humanité et la menaient vers une civilisation épanouie. Nous étions en train de perdre le secret du bonheur. Mieux éclairés par le formidable péril, attachons-nous à la survivance de ces temps compréhensifs et riches de toute la chaleur humaine, et pénétrons plus avant dans le secret de ce secret.

Georges DUMANI.

LA PREMIÈRE ÉGLOGUE DE VIRGILE.

A M. Pierre JOUGURT.

A l'érudit, au poète.

MÉLIBÉE

Tityre, toi, couché sous ce hêtre chenu,
Tu suis un air rustique à ton pipeau menu.
Moi, je quitte nos champs si doux et la patrie ;
moi, je fuis vers l'exil : toi, dans l'ombre attendrie,
nonchalamment, Tityre, aux échos du taillis
tu redis ton refrain : « Ma belle Amaryllis ! »

TITYRE

O Mélibée, un dieu fit ce loisir qui règne :
oui, dieu mien pour toujours ; que sur son autel saigne
souvent un tendre agneau choisi dans mon bercail !
Grâce à lui, tu le vois, erre en paix ce bétail,
et moi-même je joue, en le regardant paître,
tous les airs qu'il me plaît au chalumeau champêtre.

MÉLIBÉE

Je n'en suis point jaloux, certes, mais étonné :
tel est partout aux champs le trouble déchaîné !
Vois : moi-même je pousse, ô Tityre, mes chèvres

droit devant moi, qui suis pourtant miné de fièvres.
 Celle-ci, je la tire avec peine : en effet
 sous ces coudres épais, tout à l'heure, elle a fait
 deux jumeaux douloureux laissés sur la rocaille,
 espoir -- hélas ! détruit -- d'un troupeau qui défaille.
 Ah ! par le feu du ciel maint chêne ravagé
 (aveugle que j'étais !) m'avait bien présagé,
 il m'en souvient, ces maux qu'un méchant sort attire.
 Mais ton dieu protecteur, quel est-il ? Dis, Tityre.

TITYRE

La ville qu'on appelle Rome, j'avais cru,
 Mélibée, en naïf qui n'a jamais rien vu,
 qu'elle était la Mantoue où nous descendons vendre
 assidûment de nos brebis le produit tendre.
 Si les chiots sont pareils aux chiens, pensais-je, et si
 les chevreaux sont pareils à leurs mères aussi,
 de même les petits objets aux grands. Sottise !
 Mon voyage m'a fait mesurer ma méprise :
 Rome érige un front tel, que toute ville auprès
 n'est que viorne souple entre de droits cyprès.

MÉLIBÉE

Et quel motif si fort avais-tu de voir Rome ?

TITYRE

La Liberté qui, tard, m'a regardé, pauvre homme
 dont la barbe tombait blanche sous le rasoir :
 elle a pris garde à moi cependant sur le soir
 de ma vie, et depuis qu'Amaryllis la sage
 gouverne tout céans. Car, vrai, sous l'esclavage

de Galatée, aucun espoir n'était promis
d'être libre, aucun soin du pécule permis :
malgré vœux pour l'autel et pour la ville chiche
fromages gras, jamais ma main ne rentrait riche.

MÉLIBÉE

Et moi qui m'étonnais, dolente Amaryllis,
de te voir, invoquant les dieux, laisser les fruits
pendre aux arbres ! Tityre était absent : Tityre,
c'était ton nom aimé qu'on entendait redire
par ces pins ; les arbustes mêmes du jardin
t'appelaient, et la source au babil argentin.

TITYRE

Eh ! quoi, je ne pouvais ni sortir d'esclavage
ni connaître ailleurs dieux au propice visage ?
Mais à Rome j'ai pu, Mélibée, entrevoir
ce jeune et doux héros pour qui — pieux devoir —
deux fois six jours par an l'autel des Lares fume ;
là, premier, il m'a dit : « Pais comme de coutume
tes génisses, fermier ; accouple tes taureaux ! »

MÉLIBÉE

Heureux vieillard ! Tu garderas ces biens ruraux
qui te sont suffisants, quoique l'aride pierre
et le jonc limoneux s'en disputent la terre.
Tes brebis pourront mettre bas, sans nul danger
de se voir assaillir sur pâtis étranger
par des contagions d'un parc voisin venues.
Heureux vieillard ! Parmi ces rivières connues
et ces filets d'eau pure aux Nymphes consacrés,

sous les denses rameaux tu chercheras le frais.
 Là, près du champ voisin, la coutumière haie,
 où l'essaim de l'Hybla butine la saulaie,
 bercera ton sommeil d'un murmure léger ;
 et, là-bas, l'émondeur au pied du haut rocher
 chantera vers le ciel, sans que ni les palombes
 rauques, ton cher souci, ni les tendres colombes
 s'arrêtent de gémir du faite de l'ormeau.

TITYRE

Donc, plus tôt cerfs légers brouteront-ils sur l'eau,
 poissons nus, hors des flots, fouleront-ils la rive,
 plus tôt, quand le Germain aux bords du Tigre arrive,
 le Parthe éteindra-t-il dans l'Arar son ardeur,
 que ces augustes traits ne quitteront mon cœur !

MÉLIBÉE

Et nous, les exilés, nous irons en Afrique,
 cette terre de soif, ou sous le ciel scythique,
 aux bords de l'Oaxès lourd de crayeux limons,
 ou, séparés du monde entier, chez les Bretons.
 Se peut-il bien qu'un jour lointain je vous revoie,
 ô ma patrie, ô ma chaumière ? Ah ! morne joie
 de contempler encor quelques maigres épis
 au royaume fécond par mes sueurs conquis !
 Un soudard les aura, ces guérets si fertiles ?
 Un barbare, ces blés ? Voilà, guerres civiles,
 comme vous nous traitez : nous semâmes pour eux.
 Greffe donc tes poiriers ; en quinconces heureux
 plante ceps, Mélibée, et vendanges espère !...
 Allez, chèvres, allez, troupeau jadis prospère !
 Je ne vous verrai plus, du fond d'un antre vert,

pendre au rocher lointain de broussailles couvert ;
Plus de chansons !... plus tu n'iras, sous ma houlette,
brouter cytise en fleurs ni saule amer, chevrette !

TITYRE

Mais tu pouvais chez moi reposer cette nuit
sur du feuillage vert : nous avons choix de fruit,
châtaignes au foyer sous la cendre amollies
et sur nos clayons lourds caillebottes durcies.
Vois : déjà fume au loin le faite des maisons,
et l'ombre des sommets s'allonge au pied des monts.

Jean RAPNOUIL.

LE MARIAGE D'AZIZA

(NOTES DE FOLKLORE).

Chenouda est déjà grand. Il a dix-neuf ans et comme il est fils unique, il est exempté du service militaire. Sa maman pense à le marier. Elle fait des recherches dans les différentes familles du village, qui sont de leur rang, pour trouver une jeune fille à son goût. Celles-ci demeurent infructueuses : la maman ne manque pas de découvrir un défaut à toutes ces « violettes » cachées.

Un beau jour, une amie vient la tirer d'embarras.

— Eh ! bien, Omm Chenouda, je vous ai trouvé une fille belle, à bon marché et bien née.

— Où est-elle donc ?

— Dans telle maison, à Birba.

Omm Chenouda la remercie et s'en va préparer tout de suite la pâte de henné dont elle teindra ses cheveux blancs.

— Eh ! quoi, que dira-t-on de moi ? On dira que je suis vieille, moi qui ne suis mariée que d'hier. Mon Chenouda est encore un petit garçon. Une autre que moi jouerait encore à la poupée, bien sûr !

Elle se parlait ainsi tout en collant la pâte colorante sur ses cheveux blanchis, car l'instinct de la femme est le même partout ; il n'y a que les moyens et les manières qui changent.

Le lendemain, elle fait sa toilette des dimanches, va emprunter le beau châle de sa voisine et n'oublie pas de passer

plusieurs fois entre ses paupières le *marwid* de kohl qui donnera à ses yeux cette grâce et cette force qui hypnotisent Abou Chenouda, son mari, de nature farouche, et le rendent aussi docile qu'un agneau.

Avant de partir elle jette un coup d'œil sur un bout de vieux miroir et se dit en s'efforçant d'effacer avec la paume de la main les rides qui paraissent sur son front :

— Ah ! si je pouvais trouver pour Chenouda une fille aussi belle que moi !

Enfin, la voilà juchée sur un âne, accompagnée d'un parent armé de son gros nabout, suivant les sentiers étroits et serpentant au milieu des champs de fèves, de blé et de *bersim*. Ils arrivent à la maison voulue. La femme est introduite à l'intérieur et le bonhomme attend dans la *mandara*. Les femmes font alors connaissance. Omm Chenouda voit la jeune fille qui était accroupie devant le feu pour cuire la *bettawa* (pain de maïs). D'un coup d'œil, elle l'apprécie. Alors elle demande à sa mère :

— Comment s'appelle votre belle fillette ?

— Elle s'appelle Aziza.

— Elle tient beaucoup de vous. Elle est belle. A-t-elle des frères ?

— Oui ! un tout petit de cinq ans, qui est allé aux champs avec son père, parce qu'il aime beaucoup rester sur la roue de la *sakieh* et la voir tourner.

— Que le bon Dieu vous les garde ! Dites-moi, n'y a-t-il eu personne qui ait demandé la main d'Aziza ?

— Si, ils sont nombreux les jeunes gens qui l'ont demandée. Mais elle est mon aînée et je l'aime beaucoup. Du reste, je trouve qu'elle est trop jeune ; d'autre part elle m'est indispensable pour le ménage. Non ! c'est trop tôt pour l'accabler d'enfants. Je vous dis que les jeunes gens se battent pour l'avoir. Mais moi, je les ai tous refusés !

— Je comprends bien tout ce que vous me dites et je sais

pourquoi tout le monde demande la main de votre fille : elle vous ressemble beaucoup. Et vous, rien ne vous manque pour dire à la lune : « Ote-toi de là, j'éclairerai l'univers à ta place ! »

— La belle Aziza n'est pas faite pour être mariée dans une famille nombreuse où sa santé serait minée par le travail ininterrompu et les querelles avec les belles-sœurs. C'est pour cela, je vous demande sa main pour mon fils Chenouda qui est unique. Je n'ai que Dieu et lui. Vous avez tout votre temps pour prendre des renseignements sur nous. Mais vous nous donnerez votre réponse : oui ou non.

Cependant la mère d'Aziza tue un poulet, offre à dîner à Omm Chenouda ainsi qu'à son compagnon resté dans la *mandara* et qui tue le temps à faire des traits avec son bâton sur le sable. On aurait dit Archimède absorbé à la solution de ses problèmes. Le dîner fini, ce sont les expressions rituelles de remerciement et le départ. Omm Chenouda salue tout le monde et serre la jeune fille entre ses bras, déposant sur son front un baiser retentissant :

— Au revoir, lumière de mes yeux.

Rentrée chez elle, toute heureuse, elle conte à son mari, à ses amies l'entrevue. Elle est tellement conquise qu'elle leur dit :

— S'ils n'acceptent pas facilement, j'irai chez Matta, il m'écrira un *higab* qui l'ensorcellera... Si vous l'aviez vue, mes chers amis, vous m'excuseriez de parler ainsi. Elle est belle ; elle a la couleur du sang et du lait. Elle est tellement blanche que lorsqu'elle boit, l'eau paraît dans son gosier transparent. Son cou est comme un gobelet d'argent ; son nez est droit et mince comme le tranchant d'une épée ; ses yeux sont aussi grands que ceux de la vache et verts comme ceux du chat. Ses seins sont arrondis comme les grenades ; ses cheveux sont fort longs. Je l'ai serrée contre ma poitrine, son corps est comme la pâte levée. Je vous assure qu'elle est aussi grasse

et tendre que la queue d'un mouton engraisé. Je l'ai embrassée sur les lèvres. Savez-vous pourquoi? Pour savoir l'odeur de son haleine, car le proverbe dit : « O vous qui avez une mauvaise haleine, comment pourrai-je vous embrasser? » Elle est si sérieuse, mes braves gens, que si vous allumiez le feu sous elle, elle ne bougerait pas. Elle est bonne ménagère ; le pain qu'elle faisait sortir du four riait comme du *fatir* (galette cuite et arrosée de beurre). Elle trait la *gamousse*, sait faire le beurre et le fromage. Je vous dirai que ce qui m'a frappée le plus, c'est que tout autour de leur terrasse, elle a fait un mur de *guillahs* ; on aurait juré des galettes feuilletées.

Omm Aziza, de son côté, met son mari au courant de la proposition faite par Omm Chenouda. Lui et elle, alors, s'informent pour connaître la vraie situation du jeune homme, au point de vue financier surtout. Ils s'en vont au village pour étudier de près la question.

D'habitude en de pareilles circonstances les amis ne vous font que des éloges du jeune homme et vous montrent le bon côté de l'affaire. Les ennemis, au contraire, feront tout leur possible pour gêner vos desseins et insisteront sur les mauvais côtés du projet.

Ce qui est navrant, c'est de voir avec quelle ingéniosité méchante, un jeune homme, représentant un moins bon parti, s'emploiera à faire échouer les projets de mariage de son rival. Il envoie ses amis pour dire à la mère de la jeune fille que tous les défauts possibles et imaginables se trouvent dans le fiancé, que son terrain est hypothéqué, qu'il est endetté, qu'il a une maladie cachée.

— Votre fille, lui dit-on, est belle ; ce méchant ne peut être son cavalier.

D'autre part, on circonvient les parents du jeune homme :

— Que faites-vous? Vous n'avez trouvé pour bru que cette jeune fille? Elle ne sait rien faire de ses dix doigts, pas même pétrir la *bettawa*. Elle vous a séduits par le *kohl* de ses yeux.

Attention ! Nous allons, par amitié, vous dire un secret : la mère de la jeune fille mène une mauvaise vie. Et vous connaissez le proverbe : « Si la mère traverse le canal à gué, sa fille le fera à la nage. »

Si les pourparlers s'arrêtent, la jeune fille est perdue de réputation. Le concurrent déloyal se présente alors. On lui donne la fille car il faut la marier. C'est une honte de ne pas être mariée : mieux vaut la mort précoce. Ce jeune homme, il est vrai, n'est pas un très beau parti. Mais on n'y regarde pas de si près.

Enfin, après toutes les informations prises, Omm Aziza fait dire à Omm Chenouda que sa proposition est acceptée en principe. Omm Chenouda se rend chez elle pour traiter la question du *mahr*, de la dot. Omm Aziza étale les dizaines de *galabiehs* qu'elle garde pour sa fille. D'habitude, ceux qui ne veulent pas donner leur fille à celui qui la demande, la lui refusent indirectement en élevant fortement la somme du *mahr*. Le jeune homme, reconnaissant son impuissance à payer, se retire en gardant un silence absolu.

Nos deux héroïnes, après une longue discussion, se sont entendues pour vingt livres. Omm Chenouda, de retour chez elle, en donne avis à son mari.

— Mais comment trouver cette somme ? lui dit-il.

— Nous irons vendre notre *gamousse* mercredi à Tema.

La bête fut vendue, de fait, à dix livres.

— Et le reste, comment ferons-vous pour l'avoir ?

— Ne t'en fais pas. Nous donnerons en hypothèque à notre voisin Badros, 6 *kirats* pour quinze livres.

Ce qui fut dit fut fait.

C'est ainsi que d'habitude on se procure l'argent nécessaire au mariage : on vend, on hypothèque, on emprunte ; on se ruine. Le mari seul paye la dot. S'il arrive qu'un jeune homme prévoit que telle jeune fille, lorsque son père mourra, aura un *feddan* en héritage, il dépensera toute sa fortune pour

avoir cette jeune fille. Souvent il sera déçu, soit que la jeune femme meure avant son père, soit que le père lui-même cède sa propriété à ses fils avant de mourir et les filles en sont totalement frustrées, soit que, s'il ne veut pas les déposséder totalement, il leur donne par écrit quelques *kirats* ou une vingtaine de livres, à peine le tiers de leur part légitime d'héritage.

La raison de tout ceci, c'est qu'il faut que les fils qui portent le nom du père gardent la fortune ; c'est qu'il ne faut pas morceler cette fortune en la donnant aux filles qui la transmettront à leurs maris, des étrangers.

On comprend que tous ces pourparlers ne sont que la préparation de l'entretien officiel qui aura lieu entre les hommes. Car, avant que les hommes ne se rencontrent, il faut que les femmes se soient mises d'accord déjà sur une somme bien déterminée. S'il y a eu des malentendus ou si la concurrence d'un parti plus fort l'a emporté, on laisse mourir l'affaire et les hommes ne se rencontrent pas. Mais de nouveau les femmes redoubleront de zèle pour chercher la perle précieuse ailleurs.

Omm Chenouda s'étant pourvue de l'argent nécessaire a un cœur plus fort que le fer, car elle sent et sait que par l'argent on peut tout réaliser. Elle envoie dire à Omm Aziza que des membres de sa famille iront mercredi chez elle pour conclure les démarches officiellement. Omm Aziza prévient son mari qui est déjà au courant des pourparlers. Dès le mardi soir elle fait ses préparatifs culinaires, car elle doit le lendemain offrir à dîner à ses hôtes. Elle apprête le levain spécial qui lui servira à confectionner les *roughfan*. Et le mercredi, quand le soleil se lève, elle a déjà pétri la pâte et commence à la couper en petits morceaux qu'elle place sur un *hiram* (couverture grossière en laine), étendu par terre et couvert de son pour que la pâte ne colle pas. Le *raghif chamsi*, ce pain fait avec de la farine de blé et levé au soleil, ce pain que le pauvre fellah ne goûte que dans des occasions rares et

solennelles, aux jours de fêtes, est un signe de bonheur et de joie extraordinaires dans la maison. La voisine d'Omm Aziza, témoin de ce remue-ménage, voyant cette belle pâte dans les mains qui l'aplatissent, interroge :

— Qu'est-il arrivé? Que fêtez-vous aujourd'hui? Pour qui ces *roughfan*?

— On vient ce matin de Kôm Gharib pour faire les fiançailles d'Aziza. Je vous souhaite pareille fête pour vos enfants. Que ce qui se passe chez nous se passe chez vous pour la future épouse de votre fils!

— *Mabrouk!* Mais est-il d'une famille aisée? A-t-il un terrain? Que paye-t-il comme *mahr*? Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Chenouda. Peut-être connaissez-vous sa mère? Il est fils unique. Ils ont deux *feddans* et une grande maison. Ils sont à l'aise. Je vous assure qu'à l'aube, chaque jour, en allant traire la vache, je demandais à Dieu qu'il accorde à Aziza qui n'a pas de semblable dans le village, un mari parfait. Et comme si la porte du Trône était ouverte, j'ai été exaucée. Si elle a faim, elle mangera du *fatir* et si elle a besoin de vêtements, on lui apportera des vêtements de soie. D'ailleurs, ils vont payer trente livres, pour la dot, un *ardeb* de blé, un mouton et dix *rotolis* de beurre.

Omm Aziza exagère évidemment et jette de la poudre aux yeux de sa voisine pour montrer sa chance et se grandir. L'argent, les terrains, les maisons, les troupeaux, voilà l'important, voilà ce qui fait un homme, Et alors elle renchérit. L'homme n'est respecté qu'autant qu'il a de la fortune. A lui tous les honneurs, même s'il n'a aucune valeur. Un homme instruit, cultivé, mais pauvre, n'est pas considéré. C'est entendu! Un homme, c'est sa fortune. Un point c'est tout. Tout le reste ne compte pas. Et si vous voulez convaincre le *fellah* que la fortune n'est qu'un accessoire, qu'il y a autre chose et mieux, c'est en vain. De fait, celui qui n'a rien ne vaut rien. Partout. Aux villages plus qu'à la ville.

Omm Aziza continue de bavarder avec sa voisine, tout en replaçant les morceaux de pâte déjà levés au soleil, sur des plateaux ronds appelés *magarès*, faits avec de la bouse séchée, pour pouvoir les descendre de la terrasse et les faire cuire au four. Laissons-la apprêter son dîner, dont on doit parler longtemps. Et joignons-nous à la délégation qui part de chez Omm Chenouda. Quelques parents et amis entourent Abou Chenouda. Ils ont quitté leur chemise de travail et chacun s'est revêtu de ses habits de fête.

Nous voilà arrivés devant la maison d'Abou Aziza qui nous reçoit, entouré de ses amis. Après les salutations rituelles, on commande le café.

— Votre café est arrêté, dit le plus hardi de la bande. Nous ne le boirons que si vous acceptez notre demande.

— Mais que désirez-vous? Nous sommes prêts à tout. Si vous voulez même notre cou, nous vous l'offrons volontiers.

— Eh! bien, nous vous demandons la main de votre fille pour Chenouda.

— Qu'à cela ne tienne! Y a-t-il une famille supérieure à la vôtre? Mais pouvez-vous payer son *mahr*? Tout est là. Donnez un prix convenable et personne ne vous sera préféré.

— Tant mieux. Dites le prix et nous payerons. Car les filles bien élevées valent leur pesant d'or.

— Cinquante livres, jette le père de la jeune fille.

— Mais, par Dieu, c'est pour rien.

La discussion s'anime autour de ce chiffre. Il est dans le jeu de marchander.

— Pour faire plaisir à Abou Labib, que rabattez-vous?

— Deux livres!

— Et en l'honneur de Guindi efendi?

Le père d'Aziza hésite un peu puis prononce :

— Cinq livres. Pour lui, nous offririons nos yeux.

On veut faire de même pour toute l'assemblée. Alors Abou Aziza refuse, avec entêtement. La discussion monte de

diapason ; on se fâche ; on veut se séparer. C'est le moment où les amis interviennent pour concilier tout le monde. De concession en concession, de rabais en rabais, on en arrive enfin au prix convenu entre les femmes et le marché est conclu.

Dans ce mariage qui se conclut, où sont donc les intéressés ? Où est Chenouda qui doit voir et connaître sa fiancée ?

Il est aux champs. Il doit accepter son sort qui est joué maintenant par ses parents, plus compétents que lui, paraît-il, en cette affaire suivant l'adage « plus âgé que vous d'un jour, plus savant que vous d'une année ». Où est Aziza ? N'a-t-elle rien à dire ?

Elle aide sa mère à préparer le dîner ; c'est de plus grande importance. Elle attend paisiblement son maître et seigneur.

La voix d'Abou Aziza s'éleva :

— Nous nous sommes entendus pour la somme du *mahr* ; il faut aussi s'entendre pour le reste. Nous avons besoin d'un ardeb de blé, d'un mouton et de dix rotolis de beurre. C'est qu'il en faudra de la nourriture pour tout ce monde qui viendra prendre ma fille le jour du mariage. Remerciez Dieu ; je ne prendrai rien pour l'éducation que j'ai donnée à ma fille. Mais je tiens à ne pas en être de ma poche.

Après coup, on s'entendit ; il fallait verser vingt livres, auxquelles on ajouterait la moitié d'un ardeb de blé, cinq rotolis de beurre et un cheveau.

Les préparatifs achevés et les accords conclus, on invite le prêtre qui doit écrire le *mahdar* des fiançailles.

— Pour combien vous vous êtes-vous entendus ? dit le prêtre.

— Pour trente livres, un ardeb de blé, un mouton et dix rotolis de beurre.

On sent l'exagération. Cela montre l'instinct du fellah qui aime à redire ce proverbe : « la grandeur de l'aire vaut mieux que la réjouissance des ennemis. » Car le fellah, s'il est pauvre, a une grande fierté et ne veut pas être humilié.

Il préfère son pain trempé dans du sel au mouton d'autrui et il ne voudrait jamais donner à ses ennemis l'occasion de se réjouir de sa pauvreté. « Passez, dit le dicton populaire, devant votre ennemi ayant faim ; mais ne passez pas devant lui, les habits usés. »

— Eh bien, dit le prêtre, en caressant sa barbe grise, entendu.

Et il me tend la feuille du *mahdar*. Me voici, par le fait même, chargé du rôle de greffier. J'aurai à écrire tout ce qu'on me dictera. Comme il y avait une certaine parenté entre la mère d'Aziza et la femme de mon oncle, étant le plus rapproché de la famille, on me fait l'honneur de faire signer la jeune fille. Je pénétrerai donc dans le harem, strictement fermé aux étrangers.

D'habitude ceux qui ne savent pas lire possèdent, précieusement gardé dans leur porte-monnaie, un petit sceau en cuivre avec leur nom, avec lequel ils signent. S'ils n'ont pas ce cachet, ils signent avec leurs empreintes digitales.

J'entre donc. La honte empourprait le visage de cette jeune fille. Pendant que je pressais son pouce encre contre la feuille pour marquer son plein consentement, elle pleurait.

— Qu'as-tu donc, dit la mère ? Petite sotte ! Les filles se réjouissent au jour de leurs épousailles et toi tu pleures ?

Les larmes continuaient de couler et s'arrêtaient sur les pommettes de ses joues comme les gouttes de rosée gelées sur le calice d'un bouton de rose encore clos.

La mère éclate, impatiente :

— Tu veux rester près de moi ? Avons-nous un autre marché que le mariage où l'on nous vende, nous ? Tente ta chance !

Elle pleurait, Aziza, parce qu'elle se sentait comme une plante poussée dans la maison paternelle et le *mahdar* est venu comme une main de fer qui la serre et l'arrachera bientôt pour la transplanter dans un terrain inconnu.

Sera-t-il fertile? Sera-t-il rocailleux? Aura-t-il des ronces? Y pourra-t-elle vivre? Sa mère lui a déjà répondu : « Suis ton destin, ma fille ! » Elle jette un coup d'œil partout dans cette maison familière dont elle connaît les moindres recoins, où elle est née, où elle a grandi et qu'elle va quitter bientôt pour être la femme de celui qu'elle ne connaît pas et qu'elle n'a pas choisi.

Ma mission terminée, je reviens à la *mandara* où tout le monde attend. Je lis à haute voix le contenu du *mahdar*. Le prêtre se lève aussitôt et dit une prière spéciale en élevant les mains et les yeux vers le ciel. L'assistance tendait les mains. Cette prière est considérée chez les fellahs chrétiens comme la moitié de la bénédiction nuptiale.

La prière achevée, retentissent les sonores *zagharites* d'Omm Aziza annonçant la bonne nouvelle à tous les habitants de Birba. On nous sert, enfin, le dîner à 3 heures de l'après-midi, puis le café suspendu et arrêté depuis 8 heures du matin. Nous faisons nos adieux pour regagner Kôm Gharib avant le coucher du soleil.

Tandis qu'Aziza pleurait, Chenouda travaillait à la terre. Inquiet il se demandait quelle serait l'issue de la réunion, quel serait son sort. Exprimant alors, d'un *mawal* triste ses sentiments, il disait à mi-voix : « Malheureux celui dont la femme est cause de son malheur. »

Puis se reprenant et pensant à la beauté de Aziza que sa mère lui avait décrite, comme si elle avait été là devant lui, il disait avec passion : « O toi, à la joue rouge, je suis amoureux de toi, ta bouche ruisselle du miel dont tes habits sont imprégnés. »

Il en était là de ses rêves, lorsque le chien aboya. Il se lève pour voir : c'est son père qui arrive avec toute la troupe. Il attèle machinalement les vaches à la charrue et commence à sillonner le sol. Le vent de janvier soufflait. Il faisait froid. Un frisson parcourut son corps. Il se secoua, donna du fouet

à ses bêtes ; puis, en train, pensant à Aziza, de nouveau, il fredonna ce refrain d'amour : « O bien-aimée, serre-moi fort contre toi et je te serrerais : les nuits de l'hiver sont longues. »

Aussitôt rentrés à Kôm Gharib, le soleil disparut, jetant sur l'horizon un flot de lumière rougeâtre qui se fondait sur la verdure des champs, composant quelque chose de féérique et de saisissant. Les palmiers parsemés çà et là donnaient un fond à ce tableau. C'était une vue splendide pour ces gros propriétaires terriens qui préfèrent la vie des villes à celle de la campagne.

La nuit tombe, les gens rentrent leurs troupeaux. Les femmes traient vaches, *gamousses*, brebis et chèvres. Mais quelle est celle-ci qui, de mine inquiète, enveloppée de son voile noir, trotte dans les ruelles, soulevant derrière elle une nuée de poussière ? Elle vient d'entrer dans la maison de quelqu'un qu'on dit sorcier. C'est Omm Chenouda. Elle entre et sollicite une *tahvita* pour son fils. L'homme fait semblant de ne rien savoir, de ne rien comprendre ; mais il cède devant les supplications de la visiteuse qui lui dit : « Chenouda est votre fils ; je le mets sous votre protection et ce que vous demanderez, vous l'aurez ! » Le prix est fait : trente piastres. Le lendemain, la mère de Chenouda revient chez le sorcier qui lui remet une feuille bien pliée en lui recommandant de la mettre dans un sachet de cuir avec une petite poignée de sable fin, sept aiguilles, des grains de toutes les céréales et du sel. Il faudra que Chenouda le porte sous son aisselle gauche.

Omm Chenouda sort en remerciant. Mais pour plus de précaution, elle se rend à Kôm Chgard, village voisin, consulter un second sorcier. Chez elle, elle sort des plis de ses habits les précieux *higab* qui empêcheront les ennemis d'ensorceler son fils. Elle les suspend religieusement à l'aisselle de son fils en disant : « Porte, mon fils, ces sachets sur toi, toujours. Si l'un des deux sorciers a oublié quelque chose, l'autre aura

comblé la lacune. Si les deux ont bien fait, abondance de biens ne nuit pas ! »

Chenouda remercie sa mère avec effusion. Il est désormais protégé du mauvais sort. A chaque instant il se tâte pour voir si ces précieux documents continuent encore sur lui leur influence magique.

Et tandis qu'Omm Chenouda assurait ainsi l'avenir de son fils, Omm Aziza, à Birba, accrochait dans les tresses des cheveux de sa fille, un grand écrit d'un des meilleurs sorciers assaisonné d'encens, de sable, et d'autres ingrédients.

Mais quel est donc le secret de tout cela ? Quel est le sens de ces manigances ?

C'est que chacun a ses ennemis, des gens avec lesquels on a coupé les liens de l'amitié. Et ces ennemis profitent de pareilles occasions pour se venger. Ils ont recours aux services des sorciers qui, par leur enchantement, lieront le jeune homme ou la jeune fille.

Abou Chenouda s'entendit avec Abou Aziza pour aller à Tema acheter le trousseau. Au jour fixé, Abou Chenouda invite ses amis à l'accompagner, surtout ceux qui savent marchander, pour ne pas être trompé par les négociants de la ville qui profitent de pareilles occasions et abusent de la simplicité du pauvre fellah. Abou Aziza et sa femme, de leur côté, font de même. Ils partent entourés de parents et de la sage-femme. La sage-femme a un rôle capital à tenir dans l'achat du trousseau. Sa présence est obligatoire. Elle sait par cœur tout ce qu'il faut acheter ; elle est connue à la ville par les marchands qui lui font des rabais appréciés et qui lui donnent un tant pour cent sur la vente, si elle leur amène de la clientèle.

Le jour des fiançailles, on m'avait confié l'argent nécessaire à l'achat du trousseau. « Vous êtes l'homme de confiance des deux parties, m'avait-on dit ; vous assisterez aux achats ; vous payerez ; vous ferez la liste pour éviter tout malentendu. »

Me voici donc à la tête de plusieurs personnes parmi lesquelles, Chenouda. Il n'a pas pu choisir personnellement sa femme ; il choisira, du moins les vêtements qu'il préfère.

Tout en bavardant ainsi nous gagnons Tema.

— Nous voici en ville, me dit l'un de mes compagnons. Attention à l'argent.

— Ayez confiance, lui dis-je !

Nous rencontrons Abou Aziza escorté de ses parents et amis.

— Allons, disent les uns, chez le marchand d'étoffes.

— Non, disent les autres, allons chez le bijoutier !

Nous voilà chez le bijoutier. Il étale devant nous sa marchandise, pendants d'oreilles, colliers, bagues, bracelets. Chacun vient à son tour examiner de près ; mais le dernier mot est à Omm Aziza. Elle choisit un collier et des pendants d'oreilles en or, ainsi que deux gros bracelets et six bagues en argent. Avant de payer, on marchandé, on pèse les bijoux et on fait les comptes. Une voix s'élève soudain :

— Vous avez oublié le *khoulkhal*, vous avez oublié le *khoulkhal*.

C'était la sage-femme qui intervenait vivement.

— Comment marier une fille sans lui apporter un *khoulkhal*, grogna Omm Aziza, tout à fait en colère.

— Nous avons acheté les bijoux en or très cher, dis-je, et l'argent ne suffit pas pour acheter d'autres bijoux. Il ne reste que cinq livres et il faut encore acheter les vêtements et la vaisselle.

— Je ne marierai pas ma fille sans *khoulkhal*. Elle est encore jeune. Cent prétendants lui tendent la main. Celui qui ne peut pas couvrir les frais de la jument et de son fourrage, qu'il la laisse en paix.

— Eh ! bien, achetez-le à votre compte et offrez-le en cadeau à votre fille.

— Oh ! Dieu, les filles des femmes de bonne renommée sont des trésors. Je n'ai pas de concombres amers pour vou-

loir les liquider. Elle est unique et je la couve comme la pupille de mes yeux. Dieu le sait bien !

Devant son entêtement, nous cédon.

Alors elle choisit le plus gros et le plus grand *khoulkhal*. Le *khoulkhal* est une sorte de bracelet en argent que les femmes portent autour des pieds.

Omm Aziza s'étant munie du *khoulkhal*, nous quittons le bijoutier pour acheter la *sihara* (coffre couvert de zinc polychromé qui remplace l'armoire) ; une *tablia* (petite table ronde et basse pour les repas) ; deux marmites et une aiguière en cuivre ; six cuillers ; quelques assiettes en zinc ; une natte ; un matelas ; quatre coussins, une couverture-édredon ; le *tacht* pour la lessive et le tub ; le *fanous* pour mettre à l'abri la lampe.

Chez le marchand d'étoffes, nous achetons tout ce que Omm Aziza choisit. Toujours des couleurs voyantes. On n'oublie pas le châle rouge ou la *tullia* blanche et les dentelles pour broder la *tannoura*.

On se fait moderne : la belle Aziza doit laver son visage avec des savonnettes parfumées ; on lui achète aussi un essuie-main, quatre serviettes de table *akhmimi* et une bouteille de parfum.

La sage-femme n'oublie pas le reste ; il faut acheter une quantité d'arachides, de *halawat* et des petits mouchoirs blancs pour qu'au lendemain du mariage on les remplisse de *khalta* et qu'on les donne à celui qui a payé le *nougoud* (certaine somme d'argent payée par les amis et les parents au jeune couple, chacun suivant sa capacité, et qu'on doit rendre obligatoirement quand ils auront une fête).

De plus on achète un petit miroir avec son cadre multicolore et les bagatelles : la *fellaya*, peigne en bois ; la *moukhala* avec son nécessaire de *marwid*, de *kohl*, de *toutiah* et de *hamra* (sorte de collyre sec), du henné pour colorer les paumes des mains et les plantes des pieds ; de la *mistika*, sorte d'encens pour

donner une bonne odeur aux habits ; du *leban*, mastic odoriférant que la femme mâche pour parfumer son haleine ; du *barroug*, petites verroteries jaunes passées dans un fil pour faire des colliers ; des *anadis*, bracelets en verre multicolores que la jeune épouse porte en grande quantité pour qu'à chaque mouvement le bruit sonore attire l'attention du mari.

Enfin Omm Aziza achète à son compte de nouvelles *galabiehs* pour le frère d'Aziza. Nous lions tous les achats sur le dos d'un chameau pour qu'Omm Aziza revienne à Birba.

Nous autres, nous revenons chez le marchand d'étoffes acheter de la laine pour que Chenouda s'en fasse un *zabout* ; un coupon soyeux pour un *coftan*. On lui choisit plusieurs *galabiehs* de couleurs différentes ; une *libda* avec un *chèche* en soie ; des mouchoirs ; des bas ; une paire de souliers ; et un grand châle de laine.

Le jeune homme, après son mariage, doit rester de sept à quinze jours sans travail manuel. Pendant cet intervalle, on l'appelle *émir*. Il faut donc qu'il soit habillé comme un prince. Pas d'économies.

— Je voudrais, dit Omm Chenouda, me réjouir en voyant mon fils bien chic. On se marie une fois dans la vie. Achetez-lui tout le nécessaire comme pour le fils de l'*omdeh*.

D'habitude, si le jeune homme a des frères ou des sœurs, on doit leur acheter à cette occasion de nouveaux vêtements. C'est une fête pour toute la famille.

Nous voici arrivés à Kôm Gharib. Le lendemain le tailleur apporte à la maison d'Abou Chenouda sa machine et s'installe à l'entrée. Devant tous les invités, on étale les habits achetés. On va commencer par confectionner le *zabout*. Le tailleur prend les mesures et il va couper son étoffe.

— Miracle, s'écrit-il, les ciseaux ne veulent pas s'ouvrir, comme s'ils étaient soudés. Où est l'oncle de l'époux ?

En pareille occasion, l'oncle paternel doit satisfaire à toutes les demandes du tailleur, barbier, porteur d'eau, qui exigent

une étrenne extraordinaire. Si le jeune homme n'a pas d'oncle paternel, c'est à son oncle maternel qu'incombe cette obligation. A leur défaut, c'est un parent ou un ami qui doit y suppléer. Bien sûr cet argent lui sera rendu à la première occasion par les parents du jeune homme. Alors Fam, oncle maternel de Chenouda, ouvrant sa bouche cachée par une énorme moustache dit :

— Je vais vous faire travailler ces ciseaux !

Et il donne au tailleur vingt piastres. Les ciseaux ne fonctionnent pourtant pas. Il faudra que Fam paye trente-cinq piastres. Alors les ciseaux s'ouvrirent merveilleusement pour couper dans l'étoffe. Tous les assistants payèrent le *nougoud* au milieu des *zagharites*. Le tailleur prend cet argent en surplus de la somme convenue pour la façon. Un gosse marquait sur une liste ce que chacun donnait pour le lui rendre au moment opportun. Et voici les dattes et les petits verres de thé noir parfumé de menthe qui circulent à la ronde, chacun aspirant et humant. On parle de la pluie et du beau temps, on rit et la matinée s'écoule. Les invités prennent congé d'Abou Chenouda qui leur dit en guise d'adieu :

— Qu'il en aille de même pour vous, le jour du mariage de vos enfants.

Le tailleur, lui, reste à la maison tout le temps que dure son travail et on le nourrit.

A Birba, c'est une cérémonie semblable. Omm Aziza est là avec la sage-femme, la couturière et les invités. Seulement c'est Omm Aziza qui paye pour faire marcher les ciseaux. D'habitude si la jeune fille est du même village que le jeune homme, on laisse les étoffes à la maison du fiancé. Le lendemain la sage-femme et la couturière vont prendre ces étoffes entassées dans une corbeille. Alors, entourées de quelques parentes, elles promènent dans la rue ces vêtements de la bienheureuse jusqu'à la maison de la fiancée, tout en chantant des hyménées de joie.

Le lendemain, Chenouda prépare le blé, le beurre et le chevreau convenus pour les envoyer à Birba, où Omm Aziza est toute affairée. Ses parentes, ses voisines et amies l'assistent dans le formidable travail de la préparation. Il faut être prêt ; le temps passe. Dimanche prochain, dans l'après-midi, Aziza doit quitter la maison paternelle. Elle sera si Dieu lui prête vie, dans son foyer conjugal, au coucher du soleil.

GUINDI ABD EL-CHAHID.

L'ARCHITECTURE MUSULMANE DES PREMIERS SIÈCLES.

« J'ai voué mon ambition à écrire une histoire de l'architecture musulmane d'Égypte, le seul pays qui peut offrir une série aussi complète de splendides monuments. » Telle est, suivant ses propres paroles, la noble tâche à laquelle M. Creswell a consacré son existence : fournir le bilan intégral et détaillé de l'architecture égyptienne d'époque islamique. L'ouvrage sera considérable, comme il se doit. En fait, il s'agira presque d'une réhabilitation, car, jusqu'ici, les monuments de l'Égypte ancienne ont bénéficié d'une faveur que personne ne désavoue, mais dont une certaine tendance à l'exclusivité risquait de conduire à une injustice.

L'ouvrage sera considérable, on peut s'en rendre compte par les deux volumes d'introduction, parus respectivement en 1932 et en 1940, édités avec tout le luxe dont est capable la *Clarendon Press* d'Oxford. Retenons, en passant, que le

deuxième tome porte le millésime de 1940, année particulièrement dure et angoissante pour la Grande-Bretagne.

Cette sorte de longue préface est intitulée *Early Muslim Architecture* : en deux gros volumes, d'un format gigantesque, elle groupe un total de 829 pages. Cet « avant-propos » passe en revue, avec un soin méticuleux, microscopique, les monuments de l'univers islamique, depuis les origines jusqu'à l'année 905. La scrupuleuse honnêteté de l'auteur lui a imposé de faire le tour de tous les textes orientaux relatifs à son sujet, ainsi que des œuvres de ses devanciers. La bibliographie est donc parfaite et elle n'est pas un trompe-l'œil, car chaque opinion est présentée, discutée, étayée ou rejetée, avec une acribie qui fait honneur à la science de l'archéologie.

L'appareil critique ne doit pas, en effet, nous induire en erreur. M. Creswell a tout lu, les auteurs arabes, les voyageurs et les archéologues européens : la bibliographie qui témoigne de cette haute conscience est poussée jusqu'à ses limites extrêmes. Mais cette lourde et nécessaire besogne accomplie, M. Creswell a ausculté les monuments, pierre à pierre, si l'on peut dire. Ainsi, la méthode employée tourne le dos à la compilation : à chaque page on est frappé de la contribution personnelle de l'auteur. Les développements reposent sur une confrontation rigoureuse et disciplinée des faits. Cette documentation, inégalée jusqu'ici, s'étale amplement sous nos yeux, au moyen de 913 photographies et de 618 dessins dans le texte, présentant des plans, des coupes, des fragments d'architecture ou des motifs décoratifs, le tout, ou presque, de la main de l'auteur.

Certes, une telle œuvre, basée sur une conception aussi scientifique, conserve un certain cachet d'austérité. Mais elle évolue loin des sentiers battus ou faciles d'accès, loin de la banale critique d'art à effet, bourrée de clichés, voire farcie d'argot d'atelier, que maints dilettantes contemporains ont mis à la mode pour masquer leur médiocrité d'esprit.

M. Creswell est merveilleusement doué pour le genre de travail entrepris : son érudition est claire, ordonnée, avec un sens inné de la hiérarchie des valeurs. Il faut convenir que cette œuvre d'analyse, de décomposition des ensembles en éléments simples, est une admirable réussite. Le labeur était immense, non pas seulement à cause de la quantité prodigieuse des monuments, mais parce que les problèmes qui surgissaient étaient multiples et variés. Il fallait définir tout d'abord le sens intime de l'architecture musulmane, en exposer et en discuter les origines, faire la balance entre l'apport des artisans locaux et les influences extérieures, influences plus sollicitées que subies. Une religion nouvelle surgissait, et, à sa suite, une civilisation allait s'épanouir : une discipline artistique devait naître. Une importation spirituelle de cette classe, que l'on peut comparer, dans l'ordre économique, à l'introduction de matières premières, enrichit un pays plus qu'elle ne l'appauvrit.

*
* * *

L'islam s'installa modestement, même en Arabie : à vrai dire, le culte était aussi rudimentaire que le dogme était simple. La prédication accompagna les armées en marche et l'Arabie donnait bientôt son idiome national comme langue religieuse à tous les musulmans, et quelques nations, dont l'Égypte, allaient l'employer comme langage usuel. Mais l'Arabie ne possédait pas de programme d'architecture. Le sanctuaire séculaire de la Kaaba est un cube sans aucun style, et il n'est même pas impossible qu'on ne l'ait pas copié ailleurs par volonté de lui conserver son caractère d'unicité. La première mosquée fut aménagée dans la propre demeure de Mahomet à Médine : c'est un aspect précaire de l'abri d'une religion naissante.

*
* * *

Pendant les débuts du premier siècle de l'hégire, nous avons affaire à une armée en campagne, qui s'accommode fort bien de la prière en plein air. Pourtant, entre autres, une mosquée est fondée en Égypte, celle de Amr. Voyons-en donc la description. Il s'agit d'une petite salle, du vingtième environ de la superficie actuelle, construite en briques, sans pavement, sans aucune décoration ; pas de chaire, pas de *mihrab* en forme de niche, pas de minaret. A mesure des besoins, on agrandit l'édifice primitif par des adjonctions disparates, dont on ne songe pas à dissimuler le côté provisoire.

Soudain parviennent au pouvoir des hommes qui ont le sens de l'empire et ils se donnent pour but de rehausser le prestige du culte : ce sont les califes omeyyades de Damas. Le calife Abd el-Malik et son fils Walid (685-715) semblent être partis de cette idée qu'Allah devait avoir des temples aussi somptueux que ceux du Christ : pour la mettre en œuvre, on s'adressa à Byzance qu'on prétendait égaler, sinon dépasser. Les mêmes souverains voulurent aussi des palais dignes de leur faste ; là encore l'islam ne pouvait faire autrement que d'emprunter à des civilisations éprouvées.

J'ai toujours estimé que la fondation des trois plus belles mosquées de l'Orient, conçues à cette époque, résultaient d'une volonté fière et intelligente. Les villes ne sont pas choisies au petit bonheur : Damas, la capitale ; Médine, le berceau de la religion ; pour Jérusalem, on pourrait rappeler que ce fut la première kibla ou que le site joue un rôle essentiel dans l'Ascension de Mahomet. Il n'est donc pas étonnant que M. Creswell ait réservé à ces magnifiques sanctuaires deux cents pages, y compris une substantielle étude de Marguerite van Berchem sur leurs mosaïques. Une autre partie du premier volume est consacrée, comme de juste, aux châteaux

omeyyades ; deux d'entre eux, Kosair Amra et Mchatta, ont conquis d'emblée une réputation méritée.

Le second volume, qui intéresse surtout notre ix^e siècle, nous convie à voyager dans toutes les contrées musulmanes, puisque c'est le moment de l'extension territoriale maximum de l'islam, l'Inde exceptée. Les mosquées de Cordoue, de Cairouan et de Samarra y trouvent les développements que leur gloire justifie.

Deux monuments égyptiens — je parle de ceux que nous pouvons encore admirer, — reçoivent leur consécration définitive. Si l'on a beaucoup écrit sur la mosquée d'Ibn Touloun, l'étude qui nous est fournie est bien d'une solide perfection. Mais nous devons insister sur le Nilomètre de Rodah : grâce aux travaux entrepris sous la direction de mon ami Kamel Ghaleb Bey, cette œuvre technique, dont la valeur artistique est loin d'être négligeable, nous est présentée pour la première fois dans tous ses détails et avec des mesures exactes.

*
* * *

Une notice, forcément courte dans une Revue, ne rend pas compte avec une justice absolue de la qualité d'une pareille œuvre, accessible aussi bien au grand public qu'aux spécialistes. Ces derniers trouveront toujours à sa place le renseignement cherché et rencontreront, au delà de leurs espérances, des exemples et des arguments. L'*Early Muslim Architecture* de M. Creswell sera l'ouvrage anglais essentiel du xx^e siècle sur l'Égypte, comme les *Manners and Customs* de Lane avaient été l'œuvre fondamentale du xix^e.

Pour se faire une idée complète de l'art musulman, l'amateur éclairé devra attendre l'apparition des chapitres de synthèse, que M. Creswell sera seul en mesure de nous donner comme couronnement des efforts de toute une vie.

Il a voulu, tout d'abord, et c'est naturel, nous présenter une analyse très poussée et essayer, en décomposant tous les éléments de l'architecture, de « rendre intelligible ce qui est sensible ». Pour cela, il a été fait usage du microscope et du scalpel, et ce procédé a ouvert des horizons curieux sur les apports hétérogènes. Il est indiscutable, nous l'avons indiqué en passant, que les premiers édifices ont été d'inspiration et de facture byzantines ou sassanides : ce ne fut pas l'effet d'un hasard. Mais un domaine comme celui de l'histoire de l'art commande la prudence, car plusieurs facteurs entrent en jeu, surtout lorsqu'il s'agit d'architecture : les programmes, l'origine de la commande, les traditions artisanales, les matériaux.

La méthode adoptée montre donc que M. Creswell a cherché avant tout jusqu'ici une analyse de la technique. Dans quelle mesure cette connaissance rigoureusement exacte facilite-t-elle ce qu'on pourrait appeler la résurrection de l'âme d'un monument? N'importe-t-il pas de faire revivre « des mondes disparus, grâce à la découverte d'un fragment de colonne, de temple ou de palais, des sociétés entières, grâce au déchiffrement d'un nouveau document, et parvenir ainsi à savoir ou deviner ce que pensaient, aimaient » les êtres qui nous ont précédés? Les détails enfin ne sauraient nous faire oublier l'ensemble et il ne suffit pas de connaître par le menu chaque maison d'une ville pour être à même de juger de son plan général. On n'a pas cessé de parler français en France parce qu'à la suite de certaines guerres, un certain nombre de mots d'origine germanique ont eu droit de cité.

Autrement dit, quelles qu'aient été les influences extérieures, l'architecture musulmane conserve une importante personnalité. Une architecture, pour ne citer qu'un exemple, quels qu'en soient les emprunts, garde un cachet d'originalité par la valeur des espaces : et il y a dans la Mosquée un « espace » qu'il faut bien appeler musulman.

Nous pouvons être gênés parfois, les spécialistes, par l'abondance des renseignements découverts, qui aboutissent à des faits indiscutables, irrécusables, et notre jugement peut être faussé. Julien Benda s'exprime avec ironie sur la joie du « savant à introduire dans son texte, le plus souvent hors de propos, deux lignes d'un littérateur à la mode ». J'avoue n'avoir jamais procédé de la sorte, mais je me plais à reconnaître que les littérateurs m'ont souvent, sur mon propre terrain, mis sur la voie de la vérité. Maurice Barrès a certainement mieux compris que bien des orientalistes les Assassins et les Derviches Tourneurs.

Je puis maintenant inviter le lecteur à méditer ces réflexions insérées par Georges Duhamel dans son *Prince Jaffar*, et qui concernent la mosquée de Cairouan : « N'étaient la chaire, quelques faïences, quelques boiseries, tout est, ici, romain ou byzantin : colonnes, dalles, chapiteaux. L'espace est arabe. Le vide lumineux, ménagé entre tous ces débris, est arabe. L'esprit qui ordonna ces épaves somptueuses est arabe. Tu ne penseras pas à Rome. » D'autre part, la grande mosquée de Cordoue a beau servir aujourd'hui au culte catholique, on continue à l'appeler la *Mezquita*.

*
* * *

M. Creswell a dressé un monument impérissable dédié à la gloire de l'architecture musulmane des premiers âges. Nous pouvons en mesurer la magnificence quand elle utilisait des matériaux de choix. L'art musulman, au moins dans son architecture, exigeait une belle matière : lorsque les conditions économiques de l'Orient firent disparaître la richesse, nous sommes atrocement impressionnés par les arabesques mal peintes, qui encadrent les portes, les fenêtres, grimpent aux plafonds, pour se terminer en frises sans fin. C'est le badigeon

qui accentue, et gravement, un certain manque de sobriété.

Qu'on se rende au Haram de Jérusalem, pour en apprécier la majestueuse harmonie, qu'on pénètre dans la Coupole du Rocher, et la singulière beauté des mosaïques montrera la splendeur de l'art musulman !

Gaston WIET.

GEORGE SAND ET LE BERRY.

De cette terre qui n'est pas la sienne, car elle n'y est point née, mais qu'elle a adoptée, comprise, aimée, pénétrée mieux que personne, George Sand tirera, comme d'une harpe, des sons admirables pour l'immortaliser. Et par réciprocité, cette terre lui sera bienfaisante. George Sand reviendra toujours s'y reposer, s'y consoler, pour travailler vaillamment en attendant l'heure de la paix.

George Sand s'imprègne de l'aspect du Berry, de sa senteur, de sa beauté sereine, monotone et prenante ; elle évoquera les drames, les passions du cœur humain ; elle peindra sous les traits de *la Petite Fadette*, de la petite Marie, l'héroïne de *la Mare au Diable*, de Brulette, celle des *Maîtres Sonneurs*, la douce image de la Berrichonne ; elle écoutera la musique populaire aux plaintives mélodies ; elle reconstituera les profondes harmonies de cette musique en disant d'où viennent sa grandeur et sa poésie ; elle décrira la campagne ; elle recueillera ses traditions comme un savant ; elle les notera comme un poète.

Son génie naturel, éveillé dès l'enfance dans les bois Corambé, avait dû son éclosion première à ce double amour instinctif du sol natal où s'accomplit chaque jour le mystère de la création, et des enfants de ce terroir, qui collaborent à ce mystère par leur travail et qui en pénètrent mieux les secrets parce qu'ils vivent avec lui. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ait écrit des romans champêtres à l'époque de Venise

ou d'*Indiana*, mais que, même aux moments du plus déchaîné romantisme, ni la nature rustique, voire sauvage, dans sa grandiose ou intime simplicité, ni l'être primitif et inculte qui fait corps avec elle n'ont cessé de se mêler chez elle aux conceptions les plus romanesques de la vie passionnée ou aux élans les plus lyriques et les plus désordonnés de l'âme. Déjà les calepins de la jeune fille, puis les pages de la vingt-et-unième année sur le voyage aux Pyrénées annoncent ce chant continu sur la beauté du monde extérieur, qui répond à celui du monde intérieur. Et les « paysages » du Tyrol ou de Suisse dans les *Lettres d'un voyageur*, pas plus que ces magiques descriptions de la Sylve de Majorque n'existeraient si George Sand n'avait vu de tout temps et des mêmes yeux, ses alentours berrichons où elle promène Valentine et Bénédicte dans *Valentine* et les ombrages violets de la vallée noire et le décor théâtral de la Creuse, et le gazouillis du torrent de Gargillesse, et, enfin si elle n'avait observé, aimé, l'obscur méditation de la bergère qui file son rêve en filant sa quenouille, et qui, la légende aidant, s'apparente sans le savoir à « la grande pastoure », et fournira *Jeanne*, cette sorte de Jeanne d'Arc berrichonne, qui, elle aussi, entend des voix. Surtout, ces paysages des provinces françaises, si divers, si émouvants et expressifs chacun à sa manière, et qu'elle est la première à découvrir, quel langage elle leur prête, quelle âme ne sent-elle pas dans ces « objets inanimés » auxquels elle attache son âme ! Le Berry, à son tour, entre dans cette glorification de la terre ancestrale, source de poésie parce que source de traditions et de légendes populaires, et source de vertu et de bonheur parce que source de travail sain et d'acceptation de ses lois éternelles. Après la nature rustique, les hommes également rustiques, les êtres qui vivent d'elle et de son sol fécond, la morale élémentaire qu'ils puisent en elle, la philosophie, la vie qu'élabore leur instinct profond. Déjà, dans le roman si « romantique » de *Mauprat*, dès 1837, on

voit surgir, à côté du héros et de l'héroïne d'un drame d'amour ce personnage plébéien, Patience, dont le nom lui-même est un symbole, et qui, dans sa philosophie acceptante et résignée, annonce une foi paysanne en l'avenir plus équitable pour les petits. Cette foi deviendra de plus en plus celle de George Sand. Et son intimité avec l'ambiance paysanne lui a fait concevoir l'amélioration sociale par l'observation pénétrante de la classe campagnarde, souvent meilleure institutrice du mieux vivre que la classe intellectuelle, celle des politiques, des théoriciens et des penseurs. Près des petits, elle est aux écoutes, plus encore qu'auprès des autres. Elle est d'ailleurs aux écoutes partout, d'où que vienne la voix. Et le don de réceptivité, chez elle, est aussi remarquable que le don d'interprétation. Que dit-elle à ce sujet? « Mon esprit, à demi cultivé, était à certains égards une table rase, à d'autres égards une sorte de chaos. »

Il y eut, à partir d'une certaine date, ces paysans sans histoire, ce chanvreur qui égayait les veillées où l'on travaillait au lumignon, ce pâtre qui avait vu ou croyait avoir vu la « grande bête », cette vieille fileuse qui croyait, elle, aux « fadés » et donnait ses raisons ; il y avait, enfin, tout ce peuple de conteurs primitifs, de philosophes sans le savoir, de superstitieux ingénus, de rêveurs inoffensifs chez qui le labeur quotidien péniblement et glorieusement accompli n'excluait point, et grandissait peut-être, le sentiment de la dignité humaine, la vie du cœur, le culte du simple devoir, et un sens de l'humanité qui était à la fois vérité et poésie. Elle l'a bien connu, et entendu, cet Étienne Depardieu, le chanvreur, dont les récits inspirèrent ceux qui escortent *la Mare au Diable*, et c'est Germain, le fin laboureur, qui a conté à George Sand son histoire, qu'elle s'appliquera à transcrire avec un minimum d'art pour lui laisser son maximum de vérité, vérité à la fois locale, berrichonne et humaine.

« Quand j'ai commencé par la *Mare au Diable*, une série de romans champêtres que je me proposais de réunir sous le titre de *Veillées du chanvreur*, je n'ai eu aucun système, aucune prétention révolutionnaire en littérature », dit George Sand, et dans cette préface comme dans celle de *François-le-Champi*, elle nous révèle avec la plus grande simplicité et une entière franchise, les éléments qui servirent à former ce petit chef-d'œuvre. George Sand jeta les yeux par pur hasard sur une gravure d'une ancienne édition des *Simulacres de la Mort*, de Holbein, représentant la Mort qui court le fouet à la main, derrière l'attelage d'un vieux laboureur, et la légende disait en vieux français :

*A la sueur de ton visaige
tu gagneras ta pauvre vie.
Après long travail et usaige
voicy la Mort qui te convie.*

Le même jour, en se promenant dans les champs, George Sand vit un tableau de labourage, non plus fantastique comme celui de Holbein, mais réel : un vieux paysan qui travaillait avec une paire de beaux animaux énormes et dociles, habitués l'un à l'autre, comme des jumeaux, et tirant patiemment, opiniâtrement, lentement et mesurément la charrue de la terre grasse et brune ; le fils marchant derrière un attelage de quatre bœufs, à l'autre bout du champ, « Germain le fin laboureur » accomplissant avec une suprême beauté primitive le plus grand et le plus saint de tous les labeurs humains ; son petit garçonnet excitant les bêtes, conscient de l'importance de ce travail et enfin huit bêtes, jeunes encore, impatientes, fâchées contre chaque empêchement. Et ce fut assez !

Du désir de peindre la beauté de cette vie simple et les sentiments des simples hommes de campagne tels qu'ils sont, de la pitié ardente pour ceux qui travaillent, éveillée par ses réflexions sur la gravure de Holbein, pitié pour tous ces

laboureurs, qui ne connaissent durant toute leur vie que « travail et usaige » et n'en sont libérés que par la Mort, enfin des impressions d'une douce soirée dans les champs et de la figure de ce « fin laboureur » faisant silencieusement l'œuvre de la vie, naquit ce charmant petit conte, *La Mare au Diable*. Ce n'est pas en vain que son prologue est considéré comme une perle dans la couronne de George Sand. Les adeptes les plus acharnés du naturalisme admirèrent ce morceau ; Pierre Leroux et de Latouche furent tous deux enchantés et par la pureté de la forme, et par la profondeur de la pensée.

Comme épilogue, l'auteur a ajouté à ce roman une étude mi-ethnographique, mi-romanesque, sous le titre *Les Noces de campagne*. Elle y décrit non seulement le mariage de Marie et de Germain, mais toutes les coutumes matrimoniales du Berry, présentant un mélange extraordinaire de cérémonies de l'antique paganisme et de rites chrétiens. En Berry, ce mélange était encore compliqué, parce que les anciens peuples du centre de la France, les Celtes, les Gaulois, les Romains, y avaient tous laissé leurs usages et coutumes. George Sand note finement tous ces rites, toutes ces coutumes, chansons, mots d'usage et dictons, qu'on pratique, chante et redit durant les trois journées de réjouissances obligatoires précédant et suivant le mariage à l'église.

George Sand se rendait compte de l'intérêt qu'il y avait à préserver de la disparition les monuments de la poésie populaire. Et ceci à une époque où l'intérêt pour les études et la recherche des œuvres créées par le peuple ou sur la vie du peuple s'éveillait à peine. Selon George Sand, les vraies œuvres d'art ou de littérature doivent être compréhensibles et plaire à tous les hommes. Ses romans champêtres sont effectivement à la portée d'un immense cercle de lecteurs. Aussi raconte-elle l'histoire de *François le Champi* de manière à être également comprise par un Parisien blasé et par un Berrichon parlant encore le bon vieux français de Rabelais.

Certains critiques ont trouvé que le prétendu chanteur, au nom duquel George Sand raconte le *Champi*, la *Petite Fadette* et les *Maitres sonneurs* ressemble peu à un véritable chanteur, nous dirons au contraire que ce bon vieux Depardieu est bien un véritable villageois, très typique. Il est même hors de doute que c'est un authentique paysan berichon par son tour d'esprit, bien qu'il ne parle pas patois, et ne nous lance pas de jurons indécents à la figure (ainsi que c'est maintenant reçu en littérature). Car s'il doit, comme le voulait George Sand, être compris du Parisien civilisé, cela ne veut pas dire que ses idées ne soient pas celles d'un vrai paysan. On y découvre quelque chose de très local, de très *paysan* en général ; et en particulier ce sont les idées d'un philosophe rustique, bavard, un peu libre penseur.

Le début du roman, ces simples pages touchantes, nous parlant du sort des pauvres petits champis, n'échappant souvent à leur perte que grâce à de bonnes âmes comme Madeleine, ces pages-là sont réchauffées par le souffle d'une vraie pitié. Et cela est tout naturel. Durant toute sa vie à Nohant, George Sand sauva et éleva non pas un seul, mais beaucoup de Champis ! Elle les avait ramassés, élevés et éduqués. Et si tout comme ses héroïnes, la Petite Fadette ou la Louise dans *Valentine*, elle avait été souvent offensée ou poursuivie pour n'avoir pas assez respecté la morale bourgeoise, elle reçut en récompense de sa bonté maternelle pour les malheureux enfants abandonnés, une expression toute originale de leur gratitude. Lorsqu'en été 1848, au moment du réveil de la réaction à outrance, la vie et le repos de M^{me} Sand étaient menacés, tous les champis des alentours, jadis secourus par elle, formèrent autour de Nohant une garde invisible et veillèrent nuit et jour pour préserver leur bienfaitrice d'une attaque soudaine, de pièges quelconques, ou d'une arrestation sournoisement préparée, elle ne le sut même pas. C'est ainsi que les Champis la remercièrent. En vérité cette histoire

vraie n'est ni moins romantique ni moins intéressante que l'histoire de *François le Champi*. Qu'il y manque ce que l'on appelle *l'amour*, qu'il n'y ait d'une part que bonté et pitié humaine, de l'autre, que dévouement et gratitude, elle n'en est que plus belle.

La Petite Fadette, c'est l'histoire du domptage d'une petite bête fauve, taquine, traquée, montrant les dents, de Fadette le Grillon, que tout le village prenait pour une sorcière, ou même pour un méchant farfadet, et de sa transformation en une douce, aimante et laborieuse jeune fille. Il est évident que cette métamorphose s'accomplit grâce à la toute puissance de l'amour. L'amour réchauffant et illuminant la malheureuse existence du petit diable persécuté, remplissant d'une gratitude ardente son pauvre cœur, assoiffé de tendresse et de soleil.

Cette simple histoire est narrée par l'auteur avec une incomparable finesse, il s'en échappe comme un parfum de premier amour. Et les tableaux de la vie rustique, avec ses jours de travail et ses jours de fête, enveloppent l'action d'une fraîcheur extrême de réalité et de réalisme, oui, de réalisme, c'est le mot, en dépit de ceux qui prétendent que tous les romans champêtres de George Sand ne sont « qu'une parfaite idylle et ne reproduisent nullement la vie réelle ». George Sand vécut jusqu'à quinze ans au milieu des champs en compagnie des enfants du village : sa participation à leurs jeux, à leurs joies ou à leurs peines, ainsi qu'à celles des gens de la campagne en général, lui donne cette grande compréhension de la vie rurale qui ne s'acquiert ni par des excursions sur le lieu d'action d'un roman quelconque, ni par des collections de « documents humains » coupés dans les journaux. Cette intimité avec le peuple, ce lien avec le terroir, durant l'enfance avec *ses impressions inconscientes*, ainsi que durant les années *conscientes*, passées au village, firent que dès que George Sand touchait à des types de paysans, ils

apparaissaient sous sa plume tout palpitants de vie. Car le paysan *qui est peint là* n'est point un paysan de littérature : c'est ce qu'on pourrait appeler l'éternel paysan, à la fois généralisé et localisé, dans les labours de ce centre français qui, au milieu du siècle dernier, était encore très « vieille France », sans être pour cela moralement arriéré. Avec les traits éternels de la race et ses vertus, mais aussi ses préjugés populaires et ses superstitions, il offre ces variétés qui font son âme à la fois crédule et finaude, mystique et pratique, calculée et spontanée, cachant sous des apparences de froideur ou d'indifférence un rare fonds de bon sens et de volonté. George Sand les a tous admirablement sentis et dépeints, ces paysans, parce qu'elle était chez elle avec eux, et qu'en les faisant parler, elle se défendait de parler en auteur. Ouvrir leur esprit devant nous, et les expliquer autant que possible en leur langage, fut toute son ambition. Et son ton, à chaque nouvelle histoire, était le ton naturel de l'histoire elle-même et de ses acteurs. Il y a ainsi comme un ton d'épopée dans certains épisodes.

Voilà ce dont est redevable à son entourage rustique la châtelaine de Nohant, moins châtelaine que mère et sœur pour tout ce qui l'entoure, et en qui on voit poindre déjà ce qu'elle sera pour son pays.

Dorrya FAHMI.

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

(SUITE).

Le 2 mars 1860.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence le numéro du 2 mars de l'*Indicateur Commercial* de Livourne qui vient de paraître ce soir. Ce journal contient le décret qui appelle le peuple de Toscane à se prononcer par la voie du suffrage universel entre l'union à la monarchie constitutionnelle sous le sceptre du Roi Victor Emmanuel et un gouvernement séparé.

L'article qui précède ce décret indique suffisamment le sens dans lequel le gouvernement désire qu'il soit compris.

Dès ce matin des affiches ont été apposées dans tout Livourne et le décret a été ainsi porté à la connaissance du public. L'impression qui en est résultée a été immense.

En présence d'une question ainsi posée, entre le connu et l'inconnu, la solution n'est pas douteuse, la grande majorité des votants se prononcera en faveur de l'annexion.

La préoccupation causée par l'attente du discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture du Corps Législatif est venue

s'ajouter à l'émotion générale. Le bruit s'étant répandu que j'avais eu par le télégraphe un extrait de ce discours, j'ai reçu en moins de deux heures dix visites et dix lettres dans lesquelles on me demandait communication de ce document.

Vers cinq heures, un supplément extraordinaire de *la Nazione* a apporté de Florence un résumé des paroles prononcées par Sa Majesté.

L'édition tout entière a été enlevée en un instant et partout dans les cercles, dans les cafés, dans les endroits publics on en a fait lecture à haute voix. L'impression qui en est résultée est indescriptible. L'heure avancée de la nuit ne me permet pas de m'étendre longuement à cet égard et comme le paquebot poste, en retard de deux jours, part demain matin de très bonne heure, je suis obligé de remettre les détails au prochain courrier.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence le numéro du journal *la Nazione* qui vient d'arriver de Florence.

D'après l'extrait que ce journal donne du discours de Sa Majesté, on ne se rend pas bien compte de la situation qui est faite à la Toscane.

Les uns pensent qu'il s'agit d'un état de chose comparable à celui des principautés unies vis-à-vis de la Porte et, dans ce cas, on se demande s'il y aurait un chef du gouvernement toscan, comment il serait choisi et quel il pourrait être. Les autres disent que le vote annoncé ce matin ne peut plus avoir lieu, puisque l'annexion au Piémont est devenue impossible.

Ceux-ci trouvent une contradiction entre la faculté accordée au Roi du Piémont d'accepter les vœux des populations qui veulent se donner à lui et la nécessité de conserver l'autonomie de la Toscane. Ceux-là ne voient dans les paroles de l'Empereur qu'une seule chose, l'anéantissement de l'Unité italienne.

D'autres y découvrent une arrière-pensée favorable à la cause du Grand Duc Ferdinand IV.

Tous, enfin, quels que soient leurs intérêts, leur opinion, leur perspicacité, sont profondément émus et agités.

Hier soir, avant que ces incidents si graves de la question italienne ne fussent survenus, une réunion intéressante du comité mazzinien a eu lieu.

On y a passé successivement en revue la situation des diverses parties de l'Italie et il a été reconnu que l'état actuel des affaires servant admirablement les intérêts du parti, il devait continuer à se tenir sur la réserve, à éviter les mouvements compromettants, mais en même temps faire une propagande que le trouble des esprits, la prostration du commerce et par suite la misère doivent rendre plus facile que jamais.

Le 7 mars 1860.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Un banquier de Livourne a reçu hier une dépêche disant qu'on vient de lire une lettre que Sa Majesté a écrite au Marquis Pepoli (1) et qui est en opposition complète avec son discours et les dépêches de Votre Excellence relativement à la Toscane.

Cette dépêche circule et produit une grande sensation.

Le 8 mars 1860.

Sur l'invitation de M. le Comte de Mosbourg, je me suis rendu dimanche dernier à Florence, où M. le Chargé d'affaires de l'Empereur m'a communiqué les dépêches qu'il avait eu l'honneur de recevoir de Votre Excellence par le dernier courrier.

(1) Petit-fils de Murat, donc allié à la famille de Napoléon.

Je la remercie d'avoir bien voulu autoriser la communication de ces documents si intéressants et d'une importance si considérable.

L'impression causée par le discours de Sa Majesté et par les dépêches de Votre Excellence à M. le Comte de Persigny et à M. le Baron de Talleyrand (1) a été, je ne saurais le dissimuler, toute différente de ce qu'on en devait attendre. Le Gouvernement toscan a émis une idée qu'il a répandue parmi ses adhérents, qui s'est propagée avec une rapidité merveilleuse dans le pays entier et qui maintenant est généralement adoptée.

On dit à Florence et répète ici que les conséquences indiquées comme devant résulter de la résistance du Piémont aux conseils du Gouvernement de l'Empereur étaient telles qu'on ne devait pas les craindre, qu'elles amèneraient les Autrichiens en Italie et les rendraient plus puissants qu'avant la guerre, que l'Empereur ne consentirait jamais à anéantir ainsi la gloire de Montebello, de Magenta, de Solféрино.

On a ajouté que par tous ces motifs et bien d'autres encore il fallait persévérer, aller jusqu'au bout, qu'en présence du vœu unanime du peuple toscan, Sa Majesté, quel qu'en fût son désir, ne saurait passer outre et que cette fois encore le fait accompli triompherait de la diplomatie.

Les meneurs, qui prétendent avoir des informations prises à bonnes sources, assurent d'ailleurs que le Gouvernement Toscan et celui du Piémont sont d'accord avec la France. Ils affirment que le discours de l'Empereur et les dépêches de Votre Excellence n'ont d'autre but que de montrer à l'Autriche tous les efforts qu'on fait pour se rapprocher des préliminaires de Villafranca. Le vote de la Toscane servira donc parfaitement les projets de l'Empereur et montrera une fois

(1) Les représentants respectifs de l'Empereur près des cours de Londres et de Turin.

de plus et de la manière la plus éclatante que tous ses efforts ont échoué. Ceci se proclame hautement partout et, comme j'avais l'honneur de le dire plus haut à Votre Excellence, la grande majorité du peuple Toscan a accepté cette idée.

La dépêche télégraphique que j'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Excellence lui a fait connaître les bruits qui couraient à Livourne.

Cette prétendue lettre au Marquis Pepoli est venue justifier en tous points les assertions des amis du Gouvernement.

On est convaincu (ou du moins on paraît l'être) que le vote de dimanche prochain aura lieu sur l'initiative du Gouvernement de l'Empereur, avec son assentiment tacite mais formel, que l'annexion est secrètement mais vivement désirée par lui, et qu'enfin c'est lui donner une arme puissante que d'obtenir une imposante majorité en faveur de l'union à la monarchie constitutionnelle sous le sceptre du Roi Victor Emmanuel.

Le Gouvernement toscan fait des prodiges d'activité et d'intelligence pour obtenir ce résultat, mais peut-être emporté par son ardeur, dépasse-t-il le but. Les proclamations, les notifications, les appels aux électeurs, les circulaires se succèdent avec une telle rapidité qu'on a à peine assez de temps pour les lire.

Par ailleurs, la pression qui est exercée, bien inutilement à mon avis, est telle qu'il est impossible de s'en faire une idée.

Le clergé a été prévenu que s'il se mêlait même indirectement, d'exercer une influence quelconque sur les électeurs, les prisons étaient disposées pour le recevoir.

Les employés ont reçu l'ordre plusieurs fois répété de voter en faveur de l'union.

Les gonfalonniers ont convoqué toutes les personnes influentes de leurs communes et leur ont intimé non seulement de voter en faveur de l'union, mais d'exercer toute leur influence sur leurs subordonnés pour les faire voter de la même

manière. Des bulletins portant : *Unione alla Monarchia Costituzionale di S. M. il Re Vittorio Emmanuele*, sont distribués à profusion dans la rue, portés dans les maisons et dimanche dernier des individus appostés au coin des rues principales forçaient les passants à les attacher à leur chapeau.

Le mot d'ordre est donné pour dimanche prochain. Le vote se fera avec tambours, musiques et drapeaux. On votera avec des bulletins ouverts. C'est ainsi qu'on entend le vote secret.

Pour qui connaît le peuple toscan, il est évident que les partisans du *Regno Separato* ne seront guère tentés de se présenter au scrutin dans de semblables conditions.

On doit donc compter, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence dans ma dépêche du 2 mars, sur la presque unanimité de votants en faveur de l'union.

Les énormes préparatifs de guerre que fait en ce moment le Piémont dépassent, à ce qu'on assure, ceux qui ont précédé la guerre d'Italie. L'intendance de Gênes s'est adressée il y a deux jours à un négociant français qui dirige une machine à vapeur à Livourne et lui a demandé cinq mille quintaux de biscuits.

Notre compatriote hésite à faire cette fourniture parce que le consulat général de Sardaigne ici annonce l'arrivée de troupes piémontaises pour la fin du mois et qu'alors il y aurait plus d'avantage pour lui à faire l'opération sur les lieux.

Les caisses de fusils arrivent par centaines de Gênes, à chaque voyage des paquebots sardes.

Mais, à côté de ces envois réguliers il en est d'autres qui ont un caractère tout différent. On m'assure de bonne source que le parti mazzinien a reçu beaucoup d'armes qui d'abord avaient été cachées dans le bois de Tombolo, près de Livourne, et dont une partie a été introduite dans la ville ces jours derniers.

Les émissaires mazziniens envoyés par le comité de Londres, et dont j'ai signalé l'arrivée à Votre Excellence, sont partis pour Bologne.

Le 12 mars 1860.

J'ai reçu la dépêche télégraphique que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 8 mars dernier et je m'en suis servi pour chercher à atténuer l'effet causé par la dépêche qui avait été expédiée de Bologne ici.

Mais ce jour-là même, un banquier de Livourne a reçu de Turin un télégramme ainsi conçu : « Je viens de lire une lettre que l'Empereur Napoléon a écrite au Comte Arese (1) et dans laquelle il recommande plus que jamais à la Toscane de voter pour l'annexion au Piémont. »

Cette dépêche correspond si complètement à la pensée que M. Ricasoli a fait dominer dans le pays, qu'elle a été considérée comme étant l'expression la plus sincère des vues de Sa Majesté.

Votre Excellence voit par quels moyens on agit sur ces populations et quelles armes le parti annexionniste fournit ainsi contre lui.

Le vote a commencé hier matin et jusqu'ici tout s'est passé avec beaucoup de calme. On craignait des démonstrations contre les consulats de Naples et de Rome ; on annonçait des violences contre certains individus dont les opinions ne sont pas celles de la majorité agissante. Rien de tout cela n'a eu lieu.

Si le Gouvernement de l'Empereur avait quelque intérêt à contester la régularité et surtout la liberté du suffrage universel tel qu'il est pratiqué en cette occasion, les arguments se présenteraient en masse.

Les renseignements qui me parviennent de Viareggio, de Lucques et d'autres points de la Toscane me montrent le

(1) Compagnon de l'empereur Napoléon III durant les jours mauvais, le comte Arese demeura l'ami des jours d'éclat. Ce personnage fut souvent employé, au cours des années de la formation de l'unité italienne, à consolider l'alliance ou à en réparer les brisements (Pierre de la Gorce).

pays tout entier enveloppé dans un inextricable réseau aux mailles impénétrables.

Le résultat du vote n'a jamais été douteux. Le Gouvernement, sensible à l'argument qu'on a tiré contre lui des abstentions qui ont eu lieu en si grand nombre aux votations précédentes, a pris cette fois ses mesures ; le chiffre des votants sera plus élevé que jamais et l'on ne pense pas qu'il y ait plus d'un cinquième en faveur du *Regno Separato*.

Le consul d'Angleterre, accompagné du commandant et des officiers de la corvette de Sa Majesté Britannique *Racoon*, a assisté au vote dans la salle de la municipalité de Livourne. J'ignore si c'est par suite des ordres qu'il a reçus de son Gouvernement ou s'il a été convoqué par le Gouverneur de Livourne.

Le 13 mars 1860.

Le résultat du vote de la ville de Livourne et des communes adjacentes est maintenant connu et donne les chiffres suivants (1) :

Votants pour l'union.....	22.987
Pour le Royaume séparé.....	215
Voix perdues.....	60
	23.262

Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'écrire à Votre Excellence, aucun désordre, aucune rixe, aucun cri n'a troublé le calme de la population pendant ces deux jours.

(1) Pour l'ensemble de la Toscane, les chiffres furent les suivants :

Votants pour l'union.....	366.571
Pour le Royaume séparé.....	14.925
Voix perdues.....	4.949
	386.445

Dès le lendemain, les proclamations publiées par le général de la garde nationale disaient : « *Vittorio Emmanuele nostro Re.* »

On assure dans le monde officiel que les troupes piémontaises désignées pour occuper la Toscane ont reçu l'ordre de se mettre en marche ; et on ne doute pas que ce dernier acte de l'annexion ne se fasse immédiatement.

On a attaché une grande importance à la présence du consul d'Angleterre et des officiers de la corvette de guerre de Sa Majesté Britannique *Raccoon* dans une des salles où le vote avait lieu. Les agents du Gouvernement ont exploité cette circonstance avec leur savoir faire habituel. Ils ont entraîné beaucoup de votants en leur disant : « Vous le voyez, l'Europe entière a désiré le suffrage universel et c'est sous sa garantie qu'il s'exerce. Sans cela, le consul d'Angleterre ne serait pas au milieu de nous. »

On a même assuré que j'assistais au scrutin dans un autre bureau.

Je n'ai pas besoin, je le crois, d'assurer à Votre Excellence qu'il n'en était rien et que dans cette circonstance encore, je ne me suis pas écarté de la réserve qu'elle m'a prescrite.

Les dépêches de M. de Cavour ont produit ici un grand effet. Beaucoup de personnes attachées au Piémont n'ont pu cependant cacher l'étonnement qu'elles leur causaient et j'en ai entendu regretter le ton général, les allures hautaines, et les formes raides et presque impolies. D'autres au contraire les exaltaient, en faisaient ressortir toutes les parties saillantes, en ayant bien soin de constater que c'était comme un défi jeté à l'Empereur, à la France.

Une correspondance de Paris signée A. A. et insérée dans *l'Indépendance Belge* du 9 mars a produit une profonde impression sur tous ceux que leurs passions n'aveuglent pas au point de nier le soleil.

Les agents piémontais ont dû par suite de cette émotion réitérer les assurances formelles qu'ils ont données si souvent, de l'accord tacite qui existe entre les cabinets de Paris et de Turin.

Le *Moniteur Toscan* du 13 publie un décret qui appelle cinq mille hommes sous les drapeaux.

La fête de Sa Majesté le Roi de Piémont qui devait être célébrée aujourd'hui avec une grande solennité a été, à cause du mauvais temps, remise à dimanche prochain.

Le 16 mars 1860.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un exemplaire de la proclamation qui vient d'être affichée sur tous les murs de Livourne. Une salve de cent un coups de canon tirée par la citadelle annonce en ce moment la proclamation du vote de la Toscane.

Le 19 mars 1860.

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que le brick de guerre sarde *Colombo* de 14 canons est arrivé hier à Livourne.

Ce matin la frégate à vapeur Sarde *Governolo*, commandée par le chevalier d'Asti, ayant un équipage de 237 hommes et 21 canons, est entrée dans le port.

Le premier de ces bateaux doit servir d'école pour les mousses. Le second est destiné, dit-on, à transporter à Gênes M. Ricasoli et la députation chargée d'offrir au Roi de Piémont les vœux solennels de la Toscane. La fête de l'annexion a été célébrée hier avec beaucoup d'éclat, sans enthousiasme mais avec un ordre, un calme admirables. Le soir toute la ville a été illuminée. Bien que je me fusse abstenu de toute participation aux diverses cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion et que ma maison, comme celle de tous les consuls, fût

dans son obscurité ordinaire, la bande militaire qui parcourait les rues principales s'est arrêtée devant mon consulat et y a joué plusieurs airs que la foule a accueillis par les cris de : Vive l'Empereur !

Une représentation extraordinaire a eu lieu au théâtre qui était éclairé *a giorno*. Des cantates ont été chantées, des pièces de vers récitées et les bustes de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, du Roi Victor Emmanuel et... de Garibaldi ont été portés en triomphe couronnés de lauriers et acclamés par la foule entière.

Un morceau surtout a causé une grande émotion : c'est une pièce de vers dans laquelle on fait des vœux pour la délivrance de la Vénétie et la défaite de l'Autriche dans la nouvelle guerre qui va commencer.

Le 21 mars 1860.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un placard qui a été affiché et distribué à profusion dans Livourne. L'impression qu'il a causée, bien que d'un caractère différent, suivant les opinions de ceux qui en ont pris connaissance, a été considérable. Le parti exalté, les Piémontais, aussi bien que les Mazziniens ont applaudi aux paroles de Garibaldi. Le parti modéré, les Piémontais comme les Toscans, ont déploré que des actes de cette nature vinsent exciter encore des passions que la victoire aurait dû calmer. On s'est étonné que l'autorité ait permis qu'une proclamation furibonde comme celle-là fût affichée à côté des actes du Gouvernement et distribuée publiquement.

L'annexion des Romagnes et des Duchés au Piémont n'a surpris ni étonné personne. On la considérait depuis longtemps comme un fait accompli. Celle de la Toscane aura lieu dans deux jours et ne produira pas plus d'effet. Mais ce que je puis assurer à Votre Excellence, c'est qu'à partir de cet instant-là même, la réaction commencera. Le parti piémontais

le sent si bien qu'il cherche par tous les moyens en son pouvoir à entretenir l'agitation dans les esprits.

Chaque jour des dépêches télégraphiques annonçant une révolution soit à Rome, soit à Naples ou à Palerme, sont répandues dans le public. Des lettres attribuées aux plus illustres personnages circulent dans toute la ville. Tantôt ce sont les Autrichiens qui rentrent en Lombardie, tantôt ce sont les Napolitains qui pénètrent dans les Romagnes, partout enfin, c'est la guerre qui recommence.

Les mesures du parti exalté, disent hautement que l'annexion de la Toscane ne termine rien. Ce n'est qu'un pas de plus. C'est la dernière étape de la Révolution pour arriver à Rome.

On commence à s'occuper ici des préparatifs de l'arrivée et de la réception de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel. Je prie Votre Excellence de vouloir bien m'adresser en prévision de cette circonstance des instructions qui servent de règle à ma conduite.

Je la prie aussi de vouloir bien s'entendre à cet égard avec Son Excellence le Ministre de la Marine, pour qu'il adresse à M, le Commandant de l'avis à vapeur, le *Caton*, en station à Livourne, des instructions sur l'attitude qu'il aura à prendre dans cette occasion.

M. le Baron Ricasoli, arrivé hier à 5 heures du soir à Livourne, en est reparti immédiatement pour Gênes, à bord de la frégate sarde *Governolo*.

Les navires de guerre sardes et toscans qui se trouvent dans le port et les bâtiments du môle ont salué son départ.

Le 22 mars 1860.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Le commandant du *Caton* et moi, devons-nous nous associer aux manifestations qui auront lieu dimanche à l'occasion de l'arrivée du Prince de Carignan ?

Le 26 mars 1860.

Hier, vers une heure de l'après-midi, un groupe de douze à quinze individus a parcouru la rue principale de Livourne en poussant des cris de : Vive Léopold ! Vive Guerrazi ! Vive la République ! Mort à Ricasoli !

La population, qu'ils cherchaient à entraîner, est restée parfaitement indifférente à leurs provocations et a laissé la garde nationale et la gendarmerie procéder à l'arrestation de ces individus.

Le soir, vers 6 heures et demie, des groupes nombreux se sont formés sur la place d'armes et bientôt les mêmes cris de Vive Léopold ! Vive Guerrazi ! Vive la République ! Mort à Ricasoli ! ont retenti de plusieurs côtés à la fois.

La place d'armes est entourée par la cathédrale, le palais du Grand Duc, où se trouve un poste de garde nationale, la grand'garde des grenadiers, le palais de la municipalité et celui du Gouverneur. C'est le centre des affaires, des cérémonies officielles, et aussi des agitations tumultueuses.

Ces cris, malgré le grand concours de peuple qui se trouvait sur la place ont été accueillis avec la même indifférence que le matin. Sans bienveillance, sans antipathie. La garde nationale a arrêté une douzaine des individus qui criaient et les a conduits au poste.

L'alarme a été aussitôt donnée, la garde nationale convoquée à domicile s'est réunie rapidement et en assez grand nombre. Des patrouilles imposantes ont parcouru la ville toute la nuit. Des gardes nationaux sans armes ont été envoyés par groupes de six à dix dans tous les cafés et les cabarets qui regorgeaient de monde. Aucun désordre n'a eu lieu.

On attribue généralement ces cris intempestifs aux partisans de Guerrazi dont la candidature a échoué. On pense qu'en acclamant à la fois le Grand Duc et la République, ces

individus cherchaient à sonder l'opinion publique et que si un de leurs cris avait trouvé de l'écho, ils se seraient ralliés à celui-là. On assure qu'on a trouvé des stylets sur les personnes arrêtées, mais ceci n'aurait rien de bien extraordinaire, puisque tous les ouvriers de Livourne ont l'habitude d'en porter. On dit aussi qu'ils ont essayé de distribuer des proclamations, mais qu'ils n'ont pu y parvenir.

Les élections pour la nomination des députés de la Toscane au Parlement de Turin ont eu lieu hier. Le nombre des abstentions a été considérable. Cela tient en partie, assure-t-on, à quelques dispositions de la loi électorale qui ont été mal comprises, mais surtout à l'apathie incurable des Toscans.

Sur 2542 électeurs inscrits, 1244 seulement se sont présentés au scrutin et 1298, c'est-à-dire plus de la moitié, se sont abstenus.

Le 29 mars 1860.

Le 27 mars, la Division navale sarde, sous le commandement du contre-amiral Versano, est arrivée à Livourne avec les troupes destinées à occuper la Toscane.

L'escadre était composée des frégates à vapeur *Marie-Adélaïde*, *Victor Emmanuel*, *Carlo Alberto*, *Governolo* et des corvettes à vapeur *Tanaro-Malfatano* et *Authion*.

Les troupes qu'elle a transportées sont la brigade des grenadiers de Lombardie, un bataillon de bersaglieri et une compagnie de sapeurs du génie, formant un effectif d'environ quatre mille hommes. Une partie de ces troupes est partie le lendemain de son arrivée pour Florence. Le reste tiendra garnison à Livourne, à la place des vélites toscans qui partent demain pour Alexandrie.

Aujourd'hui à midi, Son Altesse Royale le Prince de Savoie-Carignan, Lieutenant du Roi en Toscane, a débarqué à Livourne, au milieu des applaudissements d'un peuple immense.

M. Ricasoli arrivé hier de Florence, s'est rendu à bord de la frégate *Marie-Adélaïde* qui portait le Prince et lui a présenté plusieurs des membres du Gouvernement toscan ainsi que M. Biscossi, Gouverneur de Livourne. Son Altesse Royale a été reçue sur la place du Chantier par toutes les autorités de la ville auxquelles le corps consulaire avait été invité à se joindre. Après avoir échangé quelques mots avec le Gonfalonnier de Livourne, Son Altesse Royale est montée en voiture et s'est dirigée, en passant à travers les rues principales de la ville, vers la station de chemin de fer de Florence, où un convoi spécial l'attendait.

J'ai reçu hier soir une dépêche télégraphique par laquelle Son Excellence M. le Ministre de la Marine donne l'ordre au *Caton* de se rendre immédiatement à Toulon.

Ce bâtiment partira aujourd'hui même.

Le 9 avril 1860.

J'ai appris par hasard il y a dix jours que la Légation de l'Empereur à Florence avait cessé d'exister.

Depuis lors j'ai attendu chaque courrier espérant qu'il m'apporterait les instructions de Votre Excellence, mais jusqu'ici aucune communication de cette nature ne m'est parvenue.

Dans ces circonstances, Monsieur le Ministre, j'ose appeler votre attention sur la situation nouvelle qui m'est faite par la suppression de la Légation de France à Florence et l'institution d'un nouveau pouvoir en Toscane. Je prie Votre Excellence de vouloir bien recevoir l'assurance qu'en sollicitant ainsi ses ordres je n'ai d'autre pensée que l'intérêt du service.

Plusieurs questions relatives à des naufrages, à des réclamations à faire aux autorités, à des demandes de renseignements, à des observations de nos agents exigent en effet une solution qui ne saurait attendre sans nuire soit aux intérêts généraux, soit aux intérêts particuliers de nos nationaux.

Le 12 avril 1860.

L'excommunication lancée par le Saint-Père à l'occasion des événements survenus ces temps derniers dans quelques provinces des États de l'Église n'a produit jusqu'ici aucune impression en Toscane. Si, au lieu de s'adresser à des catégories vagues d'individus, elle avait désigné plus clairement et surtout nominativement ceux auxquels elle s'adressait, si, à côté de la peine prononcée il y avait eu une sanction, alors, m'assure-t-on, l'impression aurait été différente.

Malgré les assurances qui me sont données à cet égard par des personnes honorables, impartiales, et qui connaissent parfaitement la Toscane, je doute que même dans le cas où l'excommunication eût été faite avec toutes les précautions que j'ai indiquées plus haut, l'effet qu'elle aurait produit fût beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui.

Il faudrait pour cela que le sentiment religieux des populations éprouvât un changement radical, or c'est ce qui ne peut s'obtenir instantanément.

Le spectacle auquel je viens d'assister a changé mes doutes en certitude.

Pendant la semaine sainte, j'ai visité les églises, assisté aux offices et j'ai été frappé de la différence qui existe entre l'attitude du peuple en France et celle du peuple en Toscane, pendant ces jours consacrés à la prière.

Tandis que chez nous, les églises regorgent de fidèles recueillis et absorbés par le sentiment des grands souvenirs que la religion célèbre, ici les temples étaient presque déserts, on les traversait d'un pas leste, avec des toilettes provocantes, des airs à l'avenant, les uns cherchant à voir, les autres à se faire voir. Les églises elles-mêmes, au lieu de ces tombeaux enveloppés d'une profonde obscurité à travers laquelle brille seulement la clarté de quelques lampes, qui jettent un jour

triste et pâle sur ce spectacle de deuil, les églises de Livourne, laissant le soleil passer bruyamment par leurs verrières éclatantes, avec leur chapelle éblouissante de vierges entourées de magnifiques collections de roses et de camélias, représentent beaucoup plus fidèlement une exposition de fleurs que le tombeau du Rédempteur du monde.

A la grande messe le jour de Pâques, dans une église qui peut contenir cinq mille personnes, il n'y en avait pas deux cents qui assistaient à l'office. En revanche, les fidèles accouraient en grand nombre, se succédant sans interruption pour faire bénir par le prêtre les œufs de Pâques, les gâteaux qui devaient servir à solenniser le dîner de ce grand jour. La bénédiction donnée, et cela dure deux minutes, tous partaient, enchantés d'en être quittes et bien convaincus qu'ils avaient rempli leurs devoirs de chrétiens.

Pour ces populations le sentiment religieux n'existe pas et, sans être trop sévère, on pourrait dire que s'il y a quelque chose au fond de leur cœur, c'est un vieux reste de paganisme. Les Italiens ont besoin des pompes de la religion, l'autel étincelant de lumières, l'encens qui monte vers la voûte en nuages épais, le prêtre vêtu d'ornements d'or et de pourpre, ce spectacle les touche, les attire, les fascine, mais ne leur inspire rien de religieux, ne fait vibrer aucune fibre de leur cœur, ne réveille en eux rien de chrétien. L'excommunication qui ne change rien à ce qui existait, qui laisse les cierges briller, l'encens fumer, le prêtre avec ses vêtements splendides, ne pouvait produire aucun effet. Si l'église eût été dépouillée de ses ornements, la croix voilée, les cierges renversés, les chants supprimés, peut-être alors, le spectacle n'existant plus, l'aurait-on regretté et les réflexions religieuses seraient-elles enfin venues. J'en doute cependant, les étrangers ont été fort étonnés de voir sur la façade de l'église de la Crocetta, dans deux niches occupées jadis par des statues de saints, les bustes du Roi Victor Emmanuel et de Garibaldi. Les Italiens ont

trouvé cela si naturel qu'ils n'ont fait aucune observation à ce sujet.

Le Gouvernement a publié dans le *Moniteur Toscan* la protestation de Son Altesse Royale le Grand Duc Ferdinand.

Cet acte solennel a été accueilli avec indifférence par la généralité, avec émotion par un nombre assez considérable de Toscans et sans colère par tous. La comparaison qu'on a faite entre la protestation du Duc de Modène et celle du Grand Duc de Toscane a été toute favorable à cette dernière. On a surtout remarqué la manière dont le Grand Duc Ferdinand parle de l'Empereur et généralement on lui en a su gré. Mais on s'accorde à dire que c'est un acte qui arrive trop tard... ou, selon quelques personnes, ... trop tôt.

Le 16 avril 1860.

Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel est arrivée aujourd'hui à Livourne à bord de la frégate *Marie-Adélaïde* qu'accompagnaient deux autres bâtiments de la Marine Royale de Piémont.

Sa Majesté est débarquée à 11 heures et a été reçue par le Gonfalonnier de Livourne. Sa Majesté et M. d'Angiolo ont échangé quelques paroles que personne n'a pu entendre. Le corps consulaire et les principales autorités de la ville assistaient à cette réception.

Le Roi accompagné de M. le comte de Cavour, du Baron Ricasoli et d'une suite nombreuse est montée en voiture et s'est dirigé au pas vers la station du chemin de fer de Florence.

Toutes les rues traversées par Sa Majesté étaient pavoisées et chaque fenêtre remplie de spectateurs enthousiastes qui agitaient leurs mouchoirs et criaient : Vive le Roi !

On peut dire sans aucune exagération que Sa Majesté a traversé la ville sous une pluie de fleurs.

L'enthousiasme m'a paru plus grand, plus général que dans aucune des circonstances précédentes.

Hier dimanche 15, à midi, la corvette de Sa Majesté Britannique *Racoon* (22 canons), en station à Livourne, a arboré au grand mât le pavillon sarde et salué de 21 coups de canon, salut qui lui a été rendu coup pour coup par la citadelle.

Cet acte a produit une grande sensation. M. le consul de Sa Majesté Britannique ne s'est pas joint à ses collègues pour la réception du Roi. Il s'est rendu directement à bord de la *Marie-Adélaïde* sur un des canots du *Racoon* et s'est fait présenter à Sa Majesté.

On suppose que le Roi passera la journée de jeudi à Livourne et en partira vendredi.

P. S. Les impressions dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence au commencement de cette dépêche sont celles que m'a fait éprouver le spectacle auquel j'ai assisté. On m'assure que, dans d'autres parties de la ville, l'accueil fait à Sa Majesté a été tout différent et que là non seulement il n'y a pas eu d'enthousiasme, mais que la population a montré une très grande froideur.

Le 19 avril 1860.

L'accueil fait par la population de Florence à Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour en Toscane. C'est un enthousiasme qui tient du délire, de la folie. Le voyage du Roi par le chemin de fer de Livourne à Florence n'a été qu'une longue ovation. Les populations accourues de tous les points du pays formaient une haie serrée le long de la voie, poussaient des cris frénétiques et agitaient des mouchoirs, des bannières, des drapeaux.

Obligé d'aller à Florence pour m'entendre avec M. le Comte de Mosbourg à l'occasion de quelques affaires de mon

consulat général, j'ai assisté moi-même aux ovations qui ont été faites à Sa Majesté et ce que j'ai vu justifie complètement les renseignements qui m'avaient été donnés.

Le jour de l'arrivée du Roi à Florence, trois drapeaux voilés de noir et portant les inscriptions suivantes : « Rome — Naples — Venise », figuraient dans le cortège et causaient une impression profonde.

L'aristocratie florentine fait cause commune avec les Napolitains exilés et les exciterait s'il en était besoin. Cette conduite n'est pas tout à fait désintéressée et voici ce qui l'inspire en grande partie. Le Piémont conservant ses frontières actuelles, Florence déchue de son rang de capitale est toujours une ville admirable, le temple des arts, mais sans importance politique, sans le prestige d'une cour. Le Piémont, au contraire, devenant l'Empire d'Italie, Turin est trop à l'extrémité pour rester la capitale. Milan est trop découverte, tandis que Florence réunissant toutes les conditions voulues, reprend son rang et devient la capitale du nouvel Empire.

Le 24 avril 1860.

Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel est arrivée hier à Livourne à 10 heures du matin et je viens rendre compte à Votre Excellence des divers incidents de la journée.

L'accueil fait à Sa Majesté par la population livournaise, bien que très sympathique et même enthousiaste sur quelques points de son passage, est resté bien au-dessous de ce que j'ai vu à Florence.

Cela tient en grande partie à ce que la population qui s'attendait à ce que le Roi passerait quelques jours au milieu d'elle et prendrait le temps de visiter et d'admirer les immenses travaux de décoration élevés à grand frais sur divers points, avait appris que Sa Majesté passerait la journée

seulement à Livourne et en repartirait le soir même pour Florence.

Le Roi a reçu les autorités au palais du Grand Duc. Le corps consulaire a été introduit auprès de Sa Majesté et comme mes collègues m'en avaient prié, je les ai présentés au Roi.

Voici textuellement les paroles échangées entre nous dans cette première circonstance :

— Sire, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté les félicitations du corps consulaire.

— Vous êtes très nombreux ici ?

— Oui, Sire, presque toutes les puissances entretiennent des agents à Livourne.

— Et le commerce, comment va-t-il ?

— Très mal, Sire.

— Comment, très mal ?

— Votre Majesté m'a interrogé, j'ai pensé que je devais lui dire la vérité.

— A quoi cela tient-il ?

— A l'état général et local des affaires politiques, Sire. Quand les esprits sont inquiets, le présent troublé, l'avenir incertain, le commerce souffre.

— Mais cependant, pendant la guerre ?

— Pendant la guerre, Sire, le transport des troupes, du matériel, des munitions, les achats de vivres occasionnent un certain mouvement qui profite à quelques-uns, mais qui ruine les autres. La paix seule donne la confiance sans laquelle il n'y a pas de commerce possible. La guerre le paralyse et le tue. Nous espérons, Sire, que les choses changeront bientôt.

— Oui, sans doute, tout cela s'arrangera. Quelle est la nation qui fait le plus de commerce ici ?

— Les puissances voisines.

— Et l'Angleterre, a ajouté le consul général de Russie.

— Combien recevez-vous de navires? a demandé le Roi au consul de Sa Majesté Britannique.

— Deux cents, *Monsieur*.

Sa Majesté m'a adressé quelques questions sur le port, son étendue, ses ressources, puis Elle nous a congédiés.

En sortant de cette réception, mes collègues m'ont unanimement remercié d'avoir parlé comme je l'avais fait et surtout d'avoir dit la vérité à Sa Majesté.

A midi, le consul de Sa Majesté Britannique et moi, nous nous sommes rendus de nouveau au Palais où le Roi avait daigné nous faire inviter à dîner. Après le repas, auquel assistaient environ soixante personnes, Sa Majesté s'est avancée vers moi :

— Où avez-vous été avant de venir ici? On m'a dit que vous aviez occupé des postes importants.

— Oui, Sire, j'ai été à Hambourg, Amsterdam, Varsovie et Belgrade.

— Vous vous êtes trouvé là avec un de nos agents, un polisson.

— C'est un homme intelligent, Sire, un peu jeune, un peu ardent et que son peu d'expérience a, sans doute, égaré.

— C'est un ami de Cavour. Je ne lui en fais pas mon compliment. Cette position est importante pour nous.

— Oui, Sire, la révolution Hongroise de 1849 a échoué parce qu'il y avait désaccord entre la race slave et les Magyars.

— Les Croates, n'est-ce pas?

— Les Croates, les Serbes d'Autriche et ceux de Serbie. Aujourd'hui il y a accord entre ces races et c'est un mouvement intéressant à surveiller.

— Sans doute. Comment donc se nommait ce Monsieur que Cavour aimait tant?

— Astengo, Sire.

— Ah ! oui, un vilain Monsieur. Mais vous allez partout où il y a des révolutions.

— Oui, Sire, c'est ma destinée. J'arrive avant ou après.

— Il vaut mieux arriver après. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Six mois, Sire.

— Que pensez-vous de tout ceci ? Il faut que je marche en avant.

— Sire, ce matin, j'ai parlé avec trop de franchise à Votre Majesté. Je craindrais de froisser ses idées en lui répondant.

— Non, non, j'aime la vérité.

— Eh ! bien, Sire, avant de marcher en avant, Votre Majesté ferait bien, je le pense, de regarder à côté pour voir si la France est avec elle.

— Ah ! oui, n'est-ce pas, c'est elle qui a tout fait en Italie ?

— Non, Sire, Votre Majesté a fait beaucoup aussi.

— C'est vrai, aussi je lui donne tout ce qu'il veut.

— Mais il vous laisse prendre tout ce que vous voulez.

— Et cependant... il ne veut pas que je garde la Toscane.

— Je ne sais, Sire, quelles sont les intentions de Sa Majesté à cet égard, mais puisque le Roi daigne me parler ainsi sans réserve, qu'il me permette de le supplier, avant d'entreprendre rien de sérieux, de faire appel à l'Empereur, dont il connaît et a pu apprécier tant de fois la sympathie, la générosité. Votre Majesté entend ces cris, voit cet enthousiasme, il est sincère aujourd'hui, mais qu'Elle ne s'y trompe pas : ces populations qui l'acclament ainsi, Elle ne les retrouverait pas sur un champ de bataille. C'est une race douce, molle et peu guerrière.

— Il faut que je marche en avant.

Cette conversation, dont tous les mots que j'ai rapportés à Votre Excellence sont textuels, s'est prolongée ainsi plus d'un

quart d'heure. Le Roi a été d'une bienveillance charmante et m'a dit en me quittant :

— J'espère que je vous reverrai.

A quoi j'ai tout naturellement répondu que j'étais aux ordres de Sa Majesté.

L'impression que j'ai ressentie de cette conversation est profonde. Il m'a semblé que le Roi se sentait comme entraîné par une sorte de fatalité à commencer une entreprise dont il entrevoit les dangers et qui doit amener sa perte. Lorsque les officiers de la garde nationale lui ont été présentés, Sa Majesté leur a dit :

— Je compte sur vous, Messieurs, nous allons encore tirer le canon, un dernier coup de canon décisif. Cette fois la guerre sera courte.

A la réception de la Chambre de commerce, le Roi a dit qu'il allait faire construire immédiatement une frégate du premier rang. Il a adressé plusieurs questions sur le commerce, l'industrie, et a accueilli avec bienveillance les demandes qui lui ont été faites. L'impression a été généralement bonne.

Dans la journée, Sa Majesté a visité le port et s'est entretenue longuement avec M. l'ingénieur en chef Poirel, auquel Elle a adressé les plus grands éloges à l'occasion des beaux travaux qu'il a faits à Livourne.

La municipalité avait préparé des fêtes qui devaient durer deux jours. Le départ précipité du Roi est venu jeter le désordre et la confusion partout. Sa Majesté, après être restée vingt minutes au feu d'artifice qui a manqué, est arrivée au théâtre à 7 heures et demie, où on ne l'attendait que plus tard. La salle était complètement vide.

Après un repos d'une demi-heure au fond de sa loge, Sa Majesté est entrée au bal du Casino où elle a été reçue avec les plus vives acclamations. Au bout de vingt minutes, le Roi s'est retiré et avant dix heures, il est parti pour Florence.

La fatigue de Sa Majesté était évidente, un rhume violent le faisait beaucoup souffrir et altérait complètement le son de sa voix.

Il m'est impossible d'apprécier bien exactement dès aujourd'hui l'effet produit par la visite du Roi. Cependant il est certain que le peu de temps qu'il a consacré à Livourne a causé un mécontentement très vif et très général. La population espérait un acte qui aurait consacré le souvenir de cette visite, une bonne parole qui l'aurait remerciée de son attitude et rien de tout cela n'a eu lieu. Les discours belliqueux de Sa Majesté ont assombri les esprits et peut-être a-t-elle pu entrevoir la vérité de mes paroles.

L'évêque et son clergé se sont rendus chez le Roi. A Pise le Cardinal Corsi s'est abstenu. On l'a fait remarquer à Sa Majesté qui a répondu en riant : « Soyez tranquilles, vous ne manquerez pas d'évêques. »

Le peuple de Livourne, très superstitieux de sa nature, a été vivement impressionné par un petit accident auquel ailleurs on n'aurait attaché aucune importance.

A l'instant où le Roi a paru au balcon, le drapeau qui le dominait a été renversé par le vent. Il y a eu un mouvement d'effroi dans la foule.

Les personnes qui ont assisté au dîner royal ont été peinées de voir qu'on se servit de vaisselle plate et d'argenterie au chiffre et aux armes du Grand Duc Ferdinand et Léopold.

Le 26 avril 1860.

L'effet produit par le voyage de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel à Livourne dépasse les prévisions les plus fâcheuses. Le mécontentement est général, unanime, profond.

Les Livournais, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'indiquer à Votre Excellence dans ma dernière dépêche, pensaient que le

séjour du Roi parmi eux se prolongerait pendant quelques jours et que Sa Majesté accorderait à leurs établissements publics l'importance que mérite la seconde ville de la Toscane.

L'indifférence montrée par Sa Majesté, le peu d'empressement qu'elle a mis à s'enquérir des besoins des administrations, des ressources du centre commercial le plus important de ses États, l'ennui non dissimulé d'une visite pour laquelle des préparatifs énormes avaient été faits sans qu'on ait daigné s'en apercevoir, ces circonstances sont aujourd'hui le texte de toutes les conversations et servent d'aliments aux récriminations les plus vives.

L'ancienne rivalité de clocher se réveille, plus ardente que jamais et le séjour prolongé du Roi à Florence ne contribue pas peu à aigrir les esprits.

Le 14 mai 1860.

La fête du Statut a été célébrée hier. Une messe solennelle suivie d'un *Te Deum* avait été annoncée et toutes les autorités avaient été invitées à assister à la cérémonie.

A l'heure fixée, aucun prêtre, aucun chantre, ni enfant de chœur ne se trouvant à l'église, une messe basse, servie par deux artilleurs a été dite par le chapelain de la forteresse requis à cet effet.

Cette manifestation du clergé a produit une grande sensation.

Toutes ces circonstances réunies font peser sur la population de Livourne une anxiété profonde. On redoute que la classe ouvrière, qui est en conflit avec la Chambre de Commerce, ne profite de l'absence des troupes pour tenter un mouvement que la garde nationale serait incapable de maîtriser.

La colonie française est inquiète. Elle craint qu'en cas de non réussite de Garibaldi, on ne s'en prenne à elle. Plusieurs de ses membres les plus honorables et les mieux posés m'ont

rapporté les menaces, les injures qui leur auraient déjà été adressées et ils m'ont prié de demander à Votre Excellence l'envoi d'un bâtiment de guerre.

La situation générale des affaires, le manque absolu d'ouvrage, les excitations du parti exalté, le mécontentement de la classe ouvrière sont de nature, sinon à justifier, au moins à expliquer ces craintes et je croirais trop engager ma responsabilité en ne les transmettant pas à Votre Excellence.

Dans l'état actuel je considère que la présence d'un bâtiment de guerre, sans être indispensable, serait utile. Sa présence, pendant quelques jours, produirait, je le crois, un excellent effet.

Des morceaux de papier blanc traversés d'une bande rouge et sur lesquels se trouve imprimé : « Ou Ferdinand IV ou la République », ont été répandus en grande quantité à Florence, à Pise et à Livourne pendant les dernières nuits.

Le 3 juin 1860.

Les succès de Garibaldi en Sicile émeuvent au plus haut degré le sentiment public. Plusieurs fois par jour des bulletins télégraphiques sont affichés dans les principaux quartiers de la ville et aussitôt la foule les entoure, les lit et les commente.

Comme ils n'annoncent que des triomphes, l'enthousiasme grandit et chaque bulletin un peu décisif amène de nouveaux enrôlements volontaires.

On a célébré hier un service en l'honneur des Italiens morts à la bataille de Curtatone (1). Le Gouverneur, le Gonfalonnier, l'État-Major de la garde nationale et celui des troupes Piémontaises assistaient à cette cérémonie, pendant laquelle un capucin a prononcé un discours d'une violence incroyable.

(1) Village près de Mantoue, où se déroula une bataille contre les Autrichiens le 29 mai 1848.

Cette diatribe a produit d'autant plus d'effet qu'à part les autorités, il ne se trouvait dans l'église que des gens appartenant à la plus basse classe du peuple. Aussi, malgré la sainteté du lieu, les applaudissements ont éclaté à plusieurs reprises et les prières pour les morts ont servi de prétexte aux plus violents anathèmes contre les vivants.

L'attitude du peuple depuis l'expédition de Sicile est toute différente de ce qu'elle était avant, et il est impossible de ne pas être frappé de ce changement. Les ouvriers regardent fièrement et d'un air provocateur les *Messieurs* qui passent à côté d'eux. Ils les forcent à descendre du trottoir pour leur laisser la place. Plusieurs dames ont été insultées et les paroles qu'on leur adressait rappelaient les plus mauvais jours de 1848. Enfin on dirait que le peuple a la conscience de sa force et le désir de la faire sentir. Si le mot de République n'a pas encore été prononcé, je crois qu'il ne faut pas s'y tromper et s'endormir dans une douce quiétude. Il y a un an *Vive Verdi* voulait dire *Vive Victor Emmanuel*. Aujourd'hui *Vive Victor Emmanuel* commence à signifier *Vive la République*.

Le 22 juin 1860.

La ville de Livourne a été troublée ces jours derniers par le bruit de la découverte d'une conspiration mazzinienne. Des arrestations nombreuses ont été faites et dans une maison en apparence inoccupée on a trouvé une grande quantité de stylets aiguisés et solidement emmanchés dans des morceaux de buis. On assure que le mouvement devait commencer pendant la procession solennelle de l'octave de la Fête-Dieu, qui se célèbre avec beaucoup de pompe et attire chaque année à Livourne un grand nombre de fidèles, ou plutôt de curieux. L'intention des Mazziniens était de lancer des bombes Orsini au milieu de la foule, de poignarder les autorités et, à la faveur

de l'épouvante qu'ils auraient causée, de chercher à s'emparer des principaux sièges du Gouvernement.

Je sais de source certaine que des bombes ont été essayées quelques jours auparavant dans les bois de Tombolo, près de la ville. L'effet produit par ces terribles engins destructeurs a dépassé l'attente des expérimentateurs. Des chênes séculaires ont été ravagés de la base à la cime, comme s'ils avaient été frappés par la foudre.

L'autorité prévenue à temps a agi avec promptitude et énergie. La pluie a d'ailleurs empêché la procession de sortir.

Jusqu'ici la masse du peuple semble repousser les avances et les excitations du parti mazzinien. Les exaltés seuls font cause commune avec lui, mais ils sont plus redoutables par l'audace que par le nombre. Une querelle a eu lieu il y a quelques nuits entre plusieurs des chefs mazziniens et des gardes nationaux. Ceux-ci ont, à la grande satisfaction des ouvriers qui se trouvaient présents, infligé une rude leçon à leurs adversaires.

Tandis qu'à Livourne le parti mazzinien voulait faire une révolution, à Pise le parti des Princes, ceux qu'on nomme les Codini, préparaient un mouvement. Le jour de la Saint-Ranieri, patron de Pise, avait été choisi. A cette occasion la ville se transforme complètement et la *Luminaria* qui n'a lieu que tous les trois ans, offre le plus admirable spectacle que l'on puisse rêver. De tous les points de la Toscane, de l'Italie même, des masses de curieux accourent pour voir cette splendide illumination. Le Gouvernement ayant découvert le projets des conspirateurs, a envoyé rapidement des troupes à Pise et a procédé à de nombreuses arrestations.

Bien que l'organisation de ces deux complots ait beaucoup de points de ressemblance et que le moment où ils devaient éclater coïncide à quelques jours près, j'ai tout lieu de croire qu'ils ne sont pas le résultat d'un accord préalable entre les Mazziniens et le parti des Princes. Le mécontentement est

général, l'inquiétude extrême, le commerce anéanti et l'avenir se montre sous les plus tristes aspects.

Il y a parmi les annexionnistes un découragement profond et quelques lueurs d'espérance recommencent à briller aux yeux des partisans de la maison de Lorraine. J'ai cherché à me rendre compte des motifs sur lesquels ils basent leur attitude actuelle. Au milieu des explications les plus contradictoires et des arguments les plus inattendus, je crois que le raisonnement du plus grand nombre peut se résumer en ceci : l'excès du mal amène forcément le bien.

Bernard DES ESSARDS.

(à suivre.)

CHRONIQUE DES LIVRES.

Le contre-procès de Riom de LOUTFALLAH SOLIMAN.
(Éditions Masses. — Le Caire).

J'ai hésité avant de me décider à rendre compte de cette brochure. Je le fais par courtoisie, espérant que l'auteur n'est pas Français, ce qui l'excuse d'avoir assez mal compris les événements. Les faits ne l'ont touché que dans la mesure où ils bousculaient une passion politique qui est restée solide malgré vents et marées. Sur ce point, nous serons indulgents : c'est la seule raison pour un lecteur français de ne pas s'irriter.

L'opuscule est rédigé, non sans un pédantisme outrancier, sur un ton de réunion publique et à l'aide d'un vocabulaire qui s'inspire des procédés de Léon Daudet. Je citerai l'exemple de « merdicole », calqué sur « morticole », qui avait au moins le mérite de la correction. Un ouvrage doit pouvoir toujours être jugé sur sa langue et, en vérité, dans le cas présent les fautes sont trop abondantes. Retenons la perle : « rétissants » pour « réticents », dans la même page où on lit « afféristes ».

Comme, d'autre part, l'ouvrage se termine par un message du général de Gaulle, il importe de couper court à toute confusion. M. Loutfallah Soliman nous donne un manifeste communiste à la manière de 1936, sans se douter que depuis cette date l'Europe et la France ont passé par de terribles expériences.

Les anciennes valeurs politiques n'ont plus cours, nous le sentons chaque jour davantage, et nous avons l'espoir que les vieilles castes et classes ne subsisteront pas. Je n'ai pas hésité à le reconnaître comme historien, la classe ouvrière française a

dû recourir à l'émeute pour faire admettre certains de ses droits. L'avenir, après une catastrophe sans précédent, doit se présenter avec un programme de saine justice.

Pour nous, le contre-procès de Riom inculpera ceux qui ont trahi la France, les chefs étant toujours plus coupables que le troupeau. Pour nous, l'hitlérisme est une des manifestations les plus odieuses de l'esprit allemand, ce n'en est pas moins une sécrétion germanique.

Entre la dictature du prolétariat d'une part, et l'hitlérisme de l'autre, aussi fondamentalement contraires aux idées de fraternité humaine, il y a place pour une position plus généreuse. La France comprend actuellement des collaborateurs, peu nombreux, en face desquels se dresse l'immense majorité du pays, mue par un sentiment d'entr'aide et de solidarité qui a supprimé les cloisons vétustes d'antan. Une simple consultation des journaux clandestins de France permet d'asseoir un jugement là-dessus.

Nous n'avons pas à revenir sur le passé, où presque tous les éléments français, militaires ou civils, politiciens de droite comme de gauche, ont leur part de responsabilité. Certes, au dernier moment, on a constaté la carence coupable de ce qu'on est convenu d'appeler les « élites », c'est pour nous Français beaucoup plus un drame national qu'une crise sociale. Mais pour riposter à un tract communiste, on aurait beaucoup à dire : par exemple, l'essai de grève générale du 30 novembre 1938, ou encore, après septembre 1939, la distribution faite par les élus communistes de pamphlets qui vantaient l'accord germano-soviétique.

Ce n'est pas au moyen de brochures comme celle de M. Loutfallah Soliman que la classe ouvrière française trouvera le bien-être légitime qu'elle ne devrait pas avoir à revendiquer. La classe ouvrière de France mène présentement un combat terrible. Elle espère que M. Loutfallah Soliman ne tardera pas à venir à son aide puisqu'il est décidé à faire de sa vie « une boue sanglante qui soit le mortier du bâtiment de l'avenir ».

Gaston WIET.

La Muraille de Silence de Fernand LEPRETTE

Marie-Louise d'Étienne MÉRIEL.

Les éditions *Horus* ont depuis près de deux ans nourri l'ambitieux projet de pallier dans la mesure du possible la carence du livre français en Égypte. La guerre ne saurait arrêter l'esprit ni le commerce. Plus d'une fois nous avons été déçus, et voici que, presque coup sur coup, ces éditions font paraître deux œuvres des plus déconcertantes.

L'une est née de la guerre, son sous-titre nous l'indique : « Notes d'un Français d'Égypte pendant la guerre (septembre 1939-juillet 1941) ». L'autre est née au cours de cette guerre, puisque son auteur l'a soigneusement datée : juin-septembre 1941. *La Muraille de Silence* a été écrite par un ancien combattant de 1914-1918, et dont les fils ont été mobilisés au début de cette guerre : M. Fernand Leprette leur a du reste dédié l'ouvrage. *Marie-Louise* est l'œuvre d'un professeur en vacances : sans doute la marine Alexandrie a-t-elle inspiré le désir à M. Étienne Mériel d'évoquer la bien plus marine Grunegate (Calvados) ; c'est un roman d'atmosphère.

La Muraille de Silence. Le titre à lui tout seul dit beaucoup. Cependant, avouons-le tout de suite, notre attente n'est pas comblée.

Il ne s'agit naturellement pas de critiquer en quoi que ce soit les sentiments ni l'esprit qui ont guidé l'auteur dans son œuvre : ceux-là sont purs, celui-ci est droit. Non plus qu'il ne saurait être question de juger le Français dans ses réactions pour ainsi dire nationales : les hésitations douloureuses, les complexes remous de conscience, l'expression quelquefois négative d'une souffrance infiniment profonde commandent notre respect et notre sympathie. Admiron au contraire la très noble sincérité qui ne cesse tout au long de ces pages d'animer M. Leprette. Reconnaissons aussi qu'il faut, surtout à notre époque, un certain courage pour se montrer tel qu'on est : faible mais parfois fort,

mesquin mais souvent généreux. Cette belle probité, vis-à-vis de soi comme des autres, ce constant souci de ne point donner le change, nous ne les ignorons pas : c'est la grande leçon giddienne, c'est l'exemple d'un Duhamel humain.

Tous ceux qui aiment la France, tous ceux qui ressentent intimement son calvaire quotidien comprendront aisément ce que dut être, ce que peut être encore la meurtrissure d'un cœur français, à plus forte raison s'il s'agit d'un ancien combattant qui a cru avec toute la ferveur de son âme que son sacrifice de quatre années épargnerait au moins ses fils et la jeunesse de son pays.

M. Leprette a eu besoin d'exprimer sa peine. Son livre doit donc être considéré comme une libération à la fois nécessaire et pénible. Qu'il l'ait écrit, c'est-à-dire qu'il ait senti qu'il devait jeter sur le papier, simplement, ce que lui inspirait le conflit actuel, la lecture des journaux, l'audition des postes de T.S.F., les attitudes des gens autour de lui, voilà qui est bien naturel ; beaucoup ont dû faire comme lui.

Mais qu'il ait si vite publié son livre et dans l'état où celui-ci a paru, il est permis de le regretter. Il fallait soit attendre la fin de la guerre (car il n'est pas dit que le proche avenir n'inspirera rien à M. Leprette) pour nous donner des notes plus complètes qui eussent présenté un certain ensemble, formé un tout (et d'ailleurs, le sous-titre le souligne : « Notes d'un Français d'Égypte pendant la guerre, » mais celle-ci n'est pas finie au mois de juillet 1941), soit délimiter plus logiquement l'espace de temps passé en revue par l'auteur.

Lorsque Maurois, Romain et Maritain ont fait paraître leurs livres sur la guerre, ils ont tous trois soigneusement choisi et bien arrêté leur sujet : le premier a traité de la *Tragédie de la France*, le second, des circonstances européennes qui ont provoqué le conflit (*Les sept mystères du destin de l'Europe*), le troisième, du *Désastre français*. Et que penserait-on d'un diplomate qui ferait paraître maintenant un livre sur ce qu'est la diplomatie actuelle du temps de guerre, alors même qu'il occupe un poste, qu'il peut être appelé à en occuper un autre demain, et qu'enfin la paix n'est pas encore conclue ?

Le résultat de cette hâte à publier, de cette précipitation fâcheuse, c'est que le lecteur a tout naturellement l'impression assez désagréable que le livre n'est pas fini ! Et, de fait, comment en pourrait-il être autrement ? Dès lors, les grandes idées mises en branle par l'auteur, ses vues sur la reconstruction sinon d'un monde (M. Leprette n'est guère universaliste), du moins d'une France plus belle, sa noble profession de foi, son idéale confiance dans un avenir meilleur, confiance issue du reste d'un *mea culpa* qu'on ne s'explique pas trop, mais qui honore l'humilité de celui qui le fait, tout cela ne tient plus ; la guerre, le gouffre sont, hélas, toujours là : et, dans ce vide tragique, les idées et les idéaux de M. Leprette culbutent et s'accrochent en vain à de dramatiques points d'interrogation.

Voyons maintenant comment est fait ce livre. Ce n'en est pas un, à vrai dire, puisqu'il s'agit de notes abondantes et réunies en huit chapitres substantiels ; le tout forme un ensemble de quelque 180 pages : c'est beaucoup quand il ne peut y être question que de ce que nous savons tous grâce aux journaux et à la radio. Les événements saillants d'une guerre qui vient d'entrer dans sa quatrième année sont, la plupart, consignés par M. Leprette ; suivent les réactions intellectuelles ou émotives de l'auteur devant chacun d'eux. Le commentaire est partout présent et il ne manque pas d'intérêt. C'était amplement suffisant pour constituer un bon ouvrage sérieux et « pensé ». Hélas, pourquoi a-t-il fallu que s'y ajoutassent la description et ce qu'il est convenu d'appeler la « couleur locale » ? On a absolument tenu à nous dépeindre le cadre où d'habitude l'auteur évolue, que ce soit la pension Pankof ou la véranda de Bétourès, les divers milieux qu'il a l'occasion de fréquenter.

Or, il ne fait pas de doute que dans un ouvrage né de la guerre et où il ne peut s'agir que d'elle, directement ou non, la vie qui s'y trouve racontée, les personnages qui s'y promènent, exception faite de quelques apparitions fugitives, n'ont vraiment pas leur place ni surtout l'importance qu'à chaque instant il leur est conféré.

La guerre donne fatalement aux choses un aspect différent. Avec elle, certaines valeurs se voient restaurées, cependant que

dénoncées beaucoup d'autres que l'on croyait établies une fois pour toutes. Depuis le 3 septembre 1939, la couleur et la forme du monde ont réellement changé. D'aucuns ont dû rentrer dans l'ombre, d'autres s'en dégager ; tout un attirail bourgeois s'est soudain trouvé relégué pour au moins quelques années. Les hommes ont pu faire l'expérience qu'il est des mots à dire et d'autres à taire, que le sourire peut bien remplacer l'insolence du rire, qu'il y a des attitudes convenables et des gestes choquants et que désormais on devrait peut-être parler moins souvent d'intérêts matériels pour un peu plus évoquer les héros véritables qui s'agitent magnifiquement sur de multiples fronts. Dans un univers où la sauvage vertu des uns le dispute à la noirceur cruelle des autres, où mille sentiments jusqu'alors inédits viennent dans leur surprenante violence ébranler bien des âmes qui s'estimaient hors d'atteinte, il est des atmosphères bourgeoises, des occupations routinières, des ambiances de tous les jours, des visages dépourvus d'attrait, des situations banales qui, en dépit d'une réalité végétante qu'on ne saurait raisonnablement leur contester, ne devraient cependant pas figurer à titre d'exemples et d'illustrations, en tant que cadres essentiels dans un livre qui, encore une fois, ne trouve sa justification que dans l'époque bouleversée que nous vivons.

Les discours de Hitler, les succès de la marine anglaise, les atroces bombardements qui vous rasent une ville en quelques heures ne peuvent pas en toute conscience s'accorder avec le calme étroit d'une promenade le long du Nil ni avec les soucis administratifs de l'enseignement de la langue française dans les écoles égyptiennes. Le livre en est tout diminué, rapetissé. A chaque envolée, il semble qu'un plafond qu'il était impossible de prévoir, une sorte de petit ciel, s'abatte tout à coup qui prévient l'essor tant espéré d'une pensée que l'on sent pourtant capable de prendre de la hauteur.

La profusion des détails de cette espèce est telle qu'au lieu d'étouffer le livre elle l'amenuise, elle le dissout littéralement. Aussi M. Leprette n'arrive presque jamais, malgré la nervosité rapide de son style imagé, à nous camper vivant son personnage. Ce qui demanderait quelques lignes d'une description physique

et morale, il l'étale tout au long d'un chapitre où s'entassent les digressions, les surcharges et les détails dont on n'a que faire. Ainsi, les deux chapitres VI et VII, respectivement intitulés : « Dialogue premier » et « Dialogue second » rendent compte des conversations qu'a eues M. Leprette avec un « Historien », bien connu ici, et avec un « Maurrassien » qu'on préférerait ne connaître point. Deux ou trois phrases eussent bien suffi ; en place de quoi, vingt-cinq pages réussissent à défigurer le premier, à nous rendre le second odieux !

Heureusement *La Muraille de Silence* s'écroule en beauté. Le dernier chapitre, en effet, « La lettre de Lisbonne », est très émouvant. L'écrivain s'efface complètement : l'homme, le Français patriote, l'ancien combattant, le père s'y montrent dans toute leur simple grandeur. Aucune littérature dans ces pages senties ; de l'émotion, mais discrète comme toujours, une infinie pudeur, enfin une tendresse chaude et qui nous va droit au cœur.

Mais du moment que M. Leprette a fait la part si belle aux personnes et aux choses, accordé un tel prix aux voix et aux présences, on s'étonne qu'il n'ait pas davantage parlé de l'Égypte dans son livre. Le sous-titre (décidément sujet à critiques !) porte : « Notes d'un Français d'Égypte. » Nous savons que M. Leprette se trouve dans ce pays depuis la déclaration de guerre, que son poste le met constamment en contact avec les officiels et les non-officiels égyptiens, qu'il compte bon nombre d'amis égyptiens, que les Français qu'il met en scène sont eux aussi des Français d'Égypte. Alors ?

M. Leprette n'ignore pas que ce n'est pas seulement parce que « l'Égypte elle-même est venue fleurir le quai de ses charmants tarbouches » au départ des mobilisés français qu'on a pu constater la place importante qu'occupe la France dans le cœur des Égyptiens. Mieux que tout autre il est en tout cas placé pour le savoir.

Ces notes sont suivies de quelques réflexions, réunies sous le titre désabusé de : « *Utopie de l'Ancien Soldat* ». C'est, à mon avis, quelque chose de bien supérieur à la *Muraille de Silence*. Ces chapitres écrits au lendemain de l'autre Grande Guerre sont

tout vibrants d'une émotion, d'une ferveur qui vous empoignent dès les premières lignes. Nous y retrouvons la très pure inspiration d'un Duhamel, d'un Dorgelès. Et puis, nous savons que tout ce qu'y dit M. Leprette, il a le droit, le droit sacré de le proclamer, et comme il l'entend.

La dernière page est fort belle. Mû par un sentiment d'infinie délicatesse et qui témoigne des grandes qualités de cœur que possède indubitablement M. Leprette, l'ancien combattant qui « s'en est tiré » se demande s'il a le droit de reprendre goût à la vie ; il se sent rongé par le remords en songeant aux morts, ses camarades. C'est alors que des voix qui ne sont pas celles de la réprobation se font entendre à lui, qui l'autorisent à vivre sans regrets : « Profites-en, vieux ! » disent-elles. Mais les « copains » ne seront pas oubliés !

Que cette magnifique pensée d'un honnête homme qui n'a rien de l'écrivain de métier, serve de conclusion. M. Leprette peut être assuré qu'à lire ces lignes si touchantes « le grain de sable idiot » dont il parle a dû brûler les paupières de plus d'un lecteur.

Comme il a été dit au commencement de cet article, *Marie-Louise* est un roman, et qui mieux est, un roman d'atmosphère d'inspiration réaliste.

Nous connaissons déjà le professeur, le conférencier, le critique littéraire, artistique et théâtral, le poète, le déclamateur que sont M. Étienne Mériel. Il vient de se révéler romancier : c'est-à-dire qu'il vient d'écrire et de publier son premier roman. Il en annonce d'ailleurs un autre : *La vengeance de Guelil*.

« La critique est aisée et l'art est difficile. » Mais quand celui-ci est absent, celle-là en est d'autant facilitée.

Deux choses sont essentielles dans un roman : l'action et la description, ou, si l'on veut, la psychologie d'un ou de plusieurs personnages en tant qu'ils pensent et agissent, et l'évocation du cadre spatial et temporel dans lequel évoluent leurs pensées et leurs actes. Que l'un de ces deux éléments soit développé aux dépens de l'autre, c'est régulier : maints auteurs l'ont fait. Mais qu'il soit en quelque sorte complètement annihilé, c'est

peut-être le droit d'un écrivain : aucun digne de ce nom ne l'a jamais fait.

En ce qui regarde *Marie-Louise*, nous voyons avec une réelle consternation la description étouffer l'action dès le début. Une semblable liberté n'est pardonnable qu'à la condition que l'auteur sache toujours en user avec la maîtrise et tout le charme voulus. Ce n'est pas le cas de M. Mériel. Son roman n'est pas celui de Marie-Louise, mais bien plutôt celui de Grunnegate, de la mer et des paysages environnants.

Le Bessin est sans doute le pays de M. Mériel, qui semble en tout cas le bien connaître puisqu'il ne cesse durant 275 pages de nous le dépeindre complaisamment. (Et je vous prie de croire que rien n'y manque : la flore et la faune y sont, le climat, enfin les mille conditions géographiques, économiques, ethniques, topographiques, etc.) La mer, cette Manche, seul personnage violent et animé du livre, doit également être très familière au romancier débutant, car il sait sa fureur et sa sérénité.

Mais, on le sent bien, dans ce cadre, certes propice à un roman « couleur locale » et que n'eussent pas désavoué Colette ni Giono, mais dont ils eussent mieux tiré parti, il fallait que des personnages s'agitassent. Aussi la très simple histoire que voici fut-elle imaginée : Marie-Louise Benoëst s'ennuie, s'ennuie terriblement dans ce coin perdu qu'est Grunnegate, pas trop éloigné de Bayeux où cependant elle n'a jamais, ni elle ni les siens, l'idée de se rendre ; et elle s'ennuie, s'ennuie terriblement entre une maman brave femme que tout au long du livre elle appelle irrespectueusement « la mère Aglaé », un père abruti, type classique du vieux loup de mer qui fume au coin du feu sa pipe en évoquant ses lointaines randonnées, un soupirant timide et chaste, François Houel, blond aux yeux bleus, lui-même fils d'un capitaine en retraite légèrement gâteux et d'une mère tristement insignifiante, des amis ternes et doux, nullement contrariants, qui n'ont jamais quitté leur village marin et vivent tout à fait heureux dans leur confort « petit-bourgeois » qu'à peine vient déranger la mer, « la mer toujours recommencée ». Qu'importent ces gens-là ? Retenons néanmoins le vieux Grinel qui rappelle, du moins dans l'exposition de ses principes,

M. Mériel lui-même, et la Rasquel, encore une figure bien classique : sur cette monotonie débilite, sur cette uniforme existence, elle jette de temps à autre tout à fait gratuitement un éclat de rire méphistophélique et crépitant.

Il est probable que rien de spécial ne se passerait avant la fin du livre, si brusquement ne surgissait Kléber Quinquenel. Kléber Quinquenel, c'est le « gars du village », encore un type stéréotypé, celui du jeune homme qui après son service revient au pays et semble avoir pour seule et unique raison d'être de faire rêver les jeunes « payses » à ses biceps d'acier et à sa mâle prestance. Sur ce point, d'ailleurs, M. Mériel insiste beaucoup. Non seulement c'est le seul de ses personnages dont il daigne nous faire la description physique, mais ce doit être aux yeux de l'auteur quelque chose comme son *leitmotiv*, car à plus d'une reprise il sera question de cette saisissante apparition de Kléber : « ... il grimpa lestement, vers le haut du quai, et, dès que son torse eut dépassé le bord, il s'arrêta brusquement. . . Le bonheur faisait briller ses yeux face au soleil du soir » (p. 141). Un peu plus loin, est évoqué l'instant sublime, absolument unique où « Kléber, dans tout l'élan de sa joie, grimpait à l'échelle de fer » (p. 144). Bien entendu, Marie-Louise ne pouvait alors manquer de l'apercevoir et « elle ne pouvait penser à cette brusque apparition de Kléber, au ras du quai, face au soleil, sans se sentir étrangement émue » (p. 144). Cette émotion, du reste, M. Mériel nous l'avoue quelques lignes plus bas, n'est qu'un « sursaut de l'animalité méprisable ». Fi ! Suit (p. 150 et 151) un portrait de Kléber dans ses moindres détails : il en devient presque gênant. Le moment fatal où il a surgi de sa barque, au soleil couchant et face à lui, retour de la pêche, devient « une apothéose de la virilité » ! Dès lors on comprend bien que le sort de Marie-Louise en est jeté. Inévitablement attirée par ce superbe garçon, elle sera sienne à la fin du livre et ne s'ennuiera plus. Mais comment faire ? Il va falloir vaincre sa famille, les conventions guindées d'une petite société des plus conservatrices, les mœurs rigideusement observées du monde où force lui est de vivre ; il va falloir rompre avec l'honorabilité, sacrifier à sa nouvelle et ardente passion sa réputation de pure

jeune fille au maintien réservé et un peu fier. Qu'à cela ne tienne : Marie-Louise est prête à tout. Elle commence par se ballader la nuit par les rues du port, sur la jetée, dans la campagne endormie ; elle va (quelle audace !) jusque sur le Mont Escures qui domine faiblement Grunnegate. Naturellement elle est filée et dépiquée par l'ignoble Rasquel, pour qui c'est une magnifique occasion de lancer son rire strident. De son côté, Kléber qui ne parvient pas à s'engager auprès des patrons de barques passe son temps à se saouler. Il essaiera même du suicide. Puis, la Rasquel lui raconte par le menu les escapades nocturnes de son admiratrice. Alors il n'hésite plus : au jour solennel de la Bénédiction de la Mer, sous une pluie battante, cependant que l'Évêque s'embarque sur la « Marie-Jeanne », il appréhende Marie-Louise, déguisée pourtant en enfant de Marie, et lui lance à la figure les plus vilaines choses. Les injures ont pour effet immédiat de décider Marie-Louise à tenter le coup. Le soir même, nous dit l'auteur, elle va se promener sur la jetée ; elle y rencontre... devinez qui?... Kléber. François, revenu d'un voyage en mer, effectué en compagnie de contrebandiers, voyage auquel l'avait contraint la cruelle indifférence de Marie-Louise, fait résonner son poing sur le visage de Kléber ; à quoi, Marie-Louise rétorque avec le plus grand calme : « Laissez-nous tranquilles ! » Comme de juste, la Rasquel épie dans l'ombre ; elle éclate bien intempestivement de son fameux rire aigu. Marie-Louise et Kléber que ce rire sans doute a le don d'exaspérer se jettent sur la malheureuse : le vide se met derrière elle : elle y tombe, elle en meurt. C'est le dénouement, il est poignant : François effacera les traces de l'accident et s'en ira plein de noblesse et de résignation, tandis que nos deux misérables héros, pas du tout démontés, « frémissent au contact de leurs joues chaudes » et sourient à la vie, le cœur débordant d'espoir et de joie.

Comme on le voit, il y a là de quoi faire un merveilleux film de cinéma dans le genre « Quai des Brumes ». Ce résumé forcément succinct d'une histoire au fond assez banale pourrait faire croire à ceux qui ne l'ont pas lue que *Marie-Louise* est précisément un roman d'action, voire d'aventures. Il n'en est rien.

Les faits retracés plus haut occupent à peine quelques pages. Tout le reste n'est que description.

Mais avec l'action finissons-en d'abord. On a observé tout ce qu'elle a d'excessif, de forcé. La tentative de suicide de Kléber, par exemple, n'est absolument pas justifiée. Non plus que son épouvante à l'audition des racontars de la Rasquel : « Terrassé par l'épouvante, Kléber s'était affalé de tout son long sur la table, les poings sur les oreilles pour ne pas entendre » (p. 163) ; ce n'est pas parce qu'on dit à un « costaud » qu'il n'a aucune chance de trouver du travail qu'il doit tout naturellement tomber foudroyé sous l'effet d'un accablement sans pareil ! Les exemples pourraient être multipliés de cette exagération et de cette invraisemblance qui finit par lasser le lecteur attentif : ainsi, on nous explique dès le début du livre que François n'a pas hérité des traditions marines de sa famille ; il n'a pas laissé que de décevoir son capitaine de père ; précisément à cause de ce manque d'inclination pour les choses de la mer, Marie-Louise le méprise profondément. Or, quand il a bien compris que son amour ne sera jamais heureux et que celle qu'il aime n'en est vraiment pas digne, il n'a rien de plus pressé que de s'embarquer sur le premier bateau venu où il fait montre des qualités les plus précieuses, se révélant ainsi non seulement excellent matelot mais encore contrebandier en herbe !

Quant aux personnages, nous les connaissons déjà : Kléber Quinquenel, François Houel, la Rasquel, le vieux Grinel (curieux : ils se terminent tous en « el » !), ah ! Marie-Louise, ne l'oublions pas ! La plupart des autres sont ternes et conventionnels à souhait, comme cette pauvre idiote de Julia.

Marie-Louise, puisqu'elle a donné son nom au roman, demande une petite étude spéciale. C'est certainement le personnage que l'auteur a le moins bien campé. Nulle part il n'est clairement décrit, si bien qu'on en est presque à ignorer si l'on a affaire à une personne brune ou blonde, mince ou forte, petite ou élancée. Son âme nous est mieux connue : elle est tout simplement monstrueuse. C'est une abominable vicieuse, cette Marie-Louise avec ses petits airs en dessous ! Elle rappelle beaucoup le personnage créé par M^m• Simone dans le *Paradis terrestre*,

roman qui faillit obtenir le prix Goncourt ; il y est justement question d'une jeune fille qui, tout comme Marie-Louise, entend « vivre sa vie » dans l'entière plénitude de ses facultés naturelles, avec toute la violence de ses instincts déchaînés. Elle fait naturellement le malheur de ceux qui l'aiment. De même que François se voit dans l'obligation de partir pour oublier, son fiancé, officier de marine, s'en va aux colonies où il se laisse mourir. De tels tempéraments sont évidemment dominés par un égoïsme excessif et pour la satisfaction duquel ils sacrifieraient tout d'un cœur léger. Marie-Louise n'est pas intéressante, elle n'a ni cœur ni sens moral ; sa volonté même est destructive ; à de certains moments elle est effroyablement bestiale. Sans respect pour son sexe, elle se laisse offenser par le premier venu et en éprouve une intime jouissance, puisqu'au lieu de ressentir une juste indignation elle va jusqu'à poser ses lèvres sur son bras meurtri par le brutal Kléber. C'est décidément une vicieuse invétérée.

Kléber non plus n'est guère attachant. Il n'a rien du voyou sympathique, et sa goujaterie n'est ni amusante ni le fait d'un caractère original ou bien trempé. Lui aussi ne vit que par ses sensations, et quelles sensations ! Au moins est-il à la mesure de sa compagne et c'est tant mieux pour le brave François que Marie-Louise ne veuille pas de lui ; seule figure séduisante et humaine dans l'histoire, il représente l'éternel sacrifié au sourire douloureux, à l'âme toujours très pure : mais il n'est pas sûr que M. Mériel ne l'ait pas voulu un peu ridicule, et c'est dommage !

La Rasquel nous est familière : elle donne au livre sa touche réaliste ; sans elle, il n'y aurait pas eu d'action du tout : car qui donc aurait été tué ?

Enfin, le vieux Grinel a permis au professeur que reste en dépit de tout M. Mériel une confuse dissertation sur les cultes antiques, les Druides, les Dioscures et les prêtres-sorciers.

Venons-en à la composition du roman, à sa forme, à son style. Tous trois respirent la maladresse d'un début, l'inhabileté d'une œuvre très insuffisamment préparée, probablement travaillée sans soin, et la terrible prétention de celui qui n'a pas voulu souffrir pour présenter quelque chose qui en vaille la peine.

Les chapitres se suivent assez harmonieusement, c'est-à-dire qu'ils forment une succession de scènes bien déterminées qui présentent entre elles des rapports logiques d'espace et de temps. Celui-là n'est guère étendu : il va de la mer au Mont Escures, de Grunnegate à la petite rivière Aure, des jardins bien soignés qui fleurent bon le chèvrefeuille et le laurier-thym aux gentilles maisons. Quant au temps, quelques mois, de la fin de l'hiver au milieu de l'été.

Mais, et nous arrivons à l'essentiel, M. Mériel n'a au fond écrit son livre que pour s'adonner, non pas certes aux affres du style, mais bien au plaisir de la prose. *Marie-Louise* ressemble à un copieux devoir d'élève, à une interminable « composition française » où abonderaient les recherches stylistiques, les mots rares, les épithètes forgés par l'auteur lui-même (il en a le droit), les tournures compliquées, le tout émaillé de patois en italique et d'un certain nombre de désignations compréhensibles seulement sans doute aux gens qui habitent la région.

En outre, *Marie-Louise* possède tout un vocabulaire marin propre à décourager les hommes qui vivent à l'intérieur des terres ! On en reconnaît bien quelques-uns au passage, mais beaucoup d'autres auraient besoin qu'on nous les expliquât. On ne saurait trop conseiller à M. Mériel de dresser un petit dictionnaire des choses de la mer : il n'aurait qu'à le raccrocher à la fin de son livre. Blasco-Ibañez a bien fait suivre son beau roman *Arènes Sanglantes* d'un dictionnaire tauromachique.

A cette liste impressionnante, il faut ajouter les termes strictement régionaux ou même locaux : *nordê*, *rousti*, *fallue*, *café-calva* (= café-calvados, la liqueur réputée), *horsains*... Que dire des phrases entières en patois ? On se demande pourquoi d'ailleurs M. Mériel a éprouvé le besoin de faire s'exprimer une ou deux fois en patois des gens qui tout le reste du temps parlent parfaitement bien le français ? N'oublions pas non plus les vocables froidement inventés par l'auteur : la *tenure* des voiles, la *luisance* des objets, la *stridence* d'un cri, la *planture* à propos de la fécondité du sol, les *dévallations* des coteaux, les *banques* de brume (on dit bien : des bancs de sables ; il doit s'agir d'un féminin insoupçonné !), un gigot arrive sur la table tout *croquignolant*, l'*enrobe-*

ment des roses autour d'un vieux mur, les *pourrissures* qui se cachent sous un rocher, et ainsi de suite. Certains sont heureux, d'autres beaucoup moins.

Faisons également une place aux incorrections : elles l'ont bien mérité ; M. Mériel, par exemple, détourne à son profit le sens de certains mots : *odor* (p. 201) ne signifie pas : « sentir, avoir une odeur », mais : avoir de l'odorat et s'en servir ; « l'avancée » en parlant d'un visage (p. 227) semble assez cocasse ; des mitres chargées de pierres précieuses (c'est sans doute ce qu'a voulu dire l'auteur) se voient qualifiées d'« empierrées » (p. 241), tout comme les routes ! On relève aussi des constructions bizarres : « Je ne sais pas si, un jour, tu feras de quoi qui la torturera... », des négligences de toutes sortes, à moins qu'il ne s'agisse là de recherches précieuses : trois déterminatifs à la suite : « ... du milieu du lent éblouissement de la vague... » (p. 232). Il y a aussi une particularité dans le style de M. Mériel qui vient continuellement arrêter le lecteur dans « l'avancée » de sa lecture : ce sont les phrases qui n'en sont pas : on les a décapitées de leur verbe ; elles sont au nombre de trente-six dans le livre entier, soit environ une toutes les sept pages : c'est beaucoup, c'est ne tenir aucun compte du lecteur, c'est surtout une éclatante démonstration de la loi du moindre effort. Quoi de plus facile que d'écrire, par exemple : « Un groupe de jeunes gars qui lâchaient des jurons dont la cousine Hortense s'épouvantait. » (p. 125) : on s'étonnera à juste titre de ne savoir pas ce que fait ce groupe de jeunes gars. Une telle phrase ne veut rien dire. Si cet effet de style trouve quelquefois sa justification en donnant, à un récit surtout, un certain ton alerte de vivacité, en imprimant à une description un mouvement plus rapide, il ne saurait dissimuler continuellement la coupable paresse de celui qui trouve plus commode de laisser au lecteur le soin de compléter une pensée qu'on n'a même pas eu la force d'exprimer jusqu'au bout.

Ces multiples aspects du livre témoignent, chose curieuse, à la fois d'une besogne expédiée en vitesse et d'une prétention presque constante à l'élégance et à l'originalité. Détourné de l'action par son inconsistance même, agacé dès le début par une

langue désespérément lourde, le lecteur a bien de la peine à arriver au bout du roman. A aucun moment il n'est vraiment pris par l'imprévu d'une situation qui tiendrait en haleine tout son être, à aucun moment ne le séduit le charme musical d'un style littéraire de valeur.

La lecture du roman de M. Mériel nous prouve une fois de plus que pour créer œuvre de prix il faut avoir réellement quelque chose à dire, quelque chose qui doive absolument sortir de soi, beaucoup d'imagination, beaucoup de simplicité ; il faut enfin ne pas reculer devant un travail qui peut paraître fastidieux mais qui seul polit la phrase et la sculpte.

Sans quoi.....

MOËNIS C. TAHA-HUSSEIN.

*
*
*

Tableau de la littérature contemporaine d'Edgard FORTI.

Cette histoire de vingt ans de littérature, vingt années des plus riches que la France ait connues, est à elle seule un démenti cinglant à la légende d'une France décadente. « Ce fut une belle époque », dit M. Edgard Forti.

Tour à tour naquirent de nouvelles poésies, un nouveau théâtre, un roman psychologique, enfin toute une profusion d'œuvres puisées dans les abîmes et dans les plus hautes régions de la pensée de l'homme et qui donnent à cette période une allure à la fois chaotique et géniale.

Pour M. Edgard Forti, le premier rang revient aux poètes, sans que nous sachions exactement vers lequel vont ses préférences intimes. « Une poésie, bien mieux, quatre, cinq poésies d'une concentration, d'une intensité, d'une pureté inestimables. » C'est en effet, à partir de la Grande Guerre qu'une vague poétique submerge la littérature française et pour la première fois sans scandale, se crée droit de cité, reléguant au deuxième plan toute autre activité littéraire.

Valéry, Claudel, Péguy, Apollinaire, voilà les aînés que les

jeunes dédaignent d'imiter, si nous exceptons cet aventurier de la pensée, Apollinaire, que nous retrouverons en compagnie de Rimbaud et de Lautréamont à l'origine de toute poésie d'avant-garde. Plus près de nous Paul Eluard, Pierre-Jean Jouve, bien qu'utilisant tous deux l'expérience intérieure du rêve et la puissance merveilleuse de la libido, nous donnent une poésie qui atteint souvent à l'extase et à la plénitude, mais, par la différence des tempéraments, nous révèle la mesure exacte de l'intervention du réalisme mystique dans cette période de l'histoire littéraire.

M. Edgard Forti ne s'embarrasse pas de jugements trop admiratifs sur la personne de Paul Valéry dont l'originalité poétique a soulevé peut-être plus de curiosité dans les milieux officiels et universitaires que parmi les poètes. Sa « vulgarisation » de la poésie mallarméenne, ce mimétisme ardent fait plus figure d'œuvre « prestigieuse » que géniale.

Quant à Claudel, M. Edgard Forti lui confère tous les caractères du génie : force, grandeur à la fois cosmique et très humaine, utilisation du sentiment chrétien dans un art qui ne tend jamais à l'édification, enfin réalisation d'œuvres classiques qui touchent aux problèmes essentiels de l'homme, tout en se maintenant dans l'ombre de l'édifice dogmatique de l'Église. « Chantre du monde total », dit Marcel Raymond. « Plongée dans l'univers physique, l'œuvre de Claudel présente une envergure planétaire. » dit M. Edgard Forti. Mais à vrai dire, cette magnifique prose lyrique, est-ce vraiment de la poésie ?

Si André Gide nous apparaît à travers M. Edgard Forti comme une personnalité riche et complexe, se plaisant dans ses contradictions, multipliant ses expériences, plus à la recherche d'un art de vivre que de l'œuvre d'art (sauf en ce qui touche ses satires qui atteignent un sommet), par contre, Marcel Proust nous révèle une nature à la fois poétique et très observatrice, un don merveilleux de « résurrection intégrale de son passé ».

Plus que tout autre romancier, Marcel Proust est le créateur d'un monde intérieur, miroir d'une société parvenue aux extrêmes limites de l'ennui et du dilettantisme, et à travers laquelle le génie passe avec une ironie sympathisante, en lui imprimant

sa propre fantaisie. Il n'y a que Giraudoux qui atteigne pareil art, avec semble-t-il, plus de feux d'artifices, un tempérament plus sain, tourné vers des problèmes plus réellement humains.

Si l'un et l'autre ignorent la présence d'un Dieu dans la vie des hommes qu'ils décrivent, l'un et l'autre ont façonné des œuvres baignant dans la plus exquise des atmosphères spirituelles. M. Edgard Forti le dit magnifiquement : « La fantaisie de Giraudoux, pénétrée d'un sentiment aigu de l'Invisible et du Mystère, et comme mûrie par l'épreuve de la douleur, s'élève à un niveau supérieur où la grâce, oubliée, vient se perdre dans la poésie. »

Ce fut une belle époque, certes. Il n'est pas donné à beaucoup de générations de rassembler en elles une richesse égale à celle qui compte Gide, Barrès, Proust, Bergson, Maurras, Valéry, Péguy, Claudel, Apollinaire, écrivait en 1939 Thierry Maulnier dans son « Introduction à la poésie française ».

Mais si M. Edgard Forti ignore délibérément Charles Maurras, et le poète Saint John Perse, par contre il ne méconnaît point Pierre-Jean Jouve et Marcel Jouhandeau.

La France moderne ne nous a pas donné de génie poétique plus lucide et plus éloigné de tout lyrisme verbal que Pierre-Jean Jouve. « Par delà le Surréalisme », pour reprendre cette si juste désignation de M. Edgard Forti, telle est la situation de cette poésie. Un surréel non puisé dans la matière informe de l'inconscient, mais dans la clarté éblouissante de l'amour. Un univers intérieur saturé de passion, un élan extrême vers la plénitude conquise seulement après la « Sueur de Sang », telle est l'œuvre de Pierre-Jean Jouve, affirmatrice de la présence d'une beauté surnaturelle, mystique, que le péché n'atteint pas dans sa pureté, beauté ineffable vaincue par la mort seule. Une très intéressante interprétation de cette poésie intense a été faite par M. Edgard Forti en deux pages qui sont une excellente introduction à cette œuvre nouvelle. De même, l'étude consacrée à Marcel Jouhandeau est un modèle de concision et de compréhension.

Entre deux guerres est un livre précieux par la mise au point de jugements trop hâtifs d'une génération où les talents foisonnaient, par un souci têtu de ne pactiser avec aucune école litté-

raire, par des vues originales sur la plupart des poètes et romanciers de « cette période royale de la Littérature Française ». Une étude substantielle de la Philosophie contemporaine et un parallèle entre Proust et Bergson complètent admirablement ce *Tableau* auquel on ne pourra dénier la sincérité et l'étonnante clarté. Un choix très judicieux de textes forme une heureuse illustration de cet exposé, authentique miroir d'une époque magnifique, digne du plus beau génie français. Livre d'une lecture très agréable, sauvé de tout didactisme, témoignage fervent d'un homme profondément épris de la pensée française et du charme de sa poésie, telle est l'œuvre d'Edgard Forti.

Henri EL-KAYEM.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
AXÉLOS (Céline), <i>Poèmes</i>	509
BIANQUIS (M. L.), <i>Poèmes</i>	444
DUMANI (Georges), <i>Du bonheur</i>	519
FLECKER (James Elroy), <i>Hassan</i>	51, 118, 271, 328
GOAR (Lilian), Traduction de <i>Récits d'Orient</i> (M. Pickthall).....	6
—	
<i>Variations sur un air de valse</i>	411
GUINDI ABD EL-CHAHID, <i>Le mariage d'Aziza</i>	534
KHÉDRY (A.), Traduction de <i>Montmartre</i> (Tewfik el-Hakim).....	459
LOIR (Raymond), <i>Contes d'Orient</i>	446
NAJAR (Rolande), <i>Le chemin sacré des dieux</i>	455
PAOUNOVITCH (Sinicha), <i>En Égypte</i>	209
PICKTHALL (M.), <i>Récits d'Orient</i>	6
SIMON (É.) Traduction de <i>Hassan</i> (J. E. Flecker)	
.....	51, 118, 271, 328
TEWFIK EL-HAKIM, <i>Montmartre</i>	459
TEYMOUR (Mahmoud), <i>Ce n'était qu'un rêve</i>	41
—	
<i>Chagrin intime</i>	190
—	
<i>Le chien d'Asad Bey</i>	244
WIET (Gaston), Traduction de <i>Ce n'était qu'un rêve</i> , <i>Chagrin intime</i> (Mahmoud Teymour), <i>Chiens et... gens</i> (Salah el-Din Zuhni), <i>Le chien d'Asad Bey</i> (Mahmoud Teymour).....	41, 190, 244, 500
ZUHNI (Salah el-Din), <i>Chiens et... gens</i>	500

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

	Pages.
BAELEN (Jean), <i>Constitution du Japon moderne «L'ère Meiji»</i>	311
BOUNOURE (Gabriel), <i>Destin et poésie chez Mallarmé</i>	103
CHEVALLIER (Jean), <i>Traditions françaises et justice criminelle</i>	23
DRIOTON (Étienne), <i>La chanson des quatre vents</i>	209
ESSARDS (Bernard des), <i>L'entrée de la Toscane dans l'unité italienne</i> 230, 359, 470,	568
FAHMY (Dorrrya), <i>George Sand et le Berry</i>	560
FARÈS (Bishr), <i>Le mouvement littéraire en Égypte au cours de l'année 1938</i>	351
G. (Capitaine), <i>Un témoignage</i> 177, 287,	400
GOAR (Lilian), <i>Marmaduke Pickthall</i>	3
GORSE (Georges), <i>Baudelaire et la modernité</i>	256
KAYEM (Henri el-), <i>Essai sur l'œuvre de Mahmoud Saïd</i>	112
LOTTE (D ^r), <i>La vie et l'œuvre de l'entomologiste Fabre</i>	91
PERIDIS (Michel), <i>Deux poésies sur l'Alexandrie des Ptolémées</i>	388
RAPNOUIL (Jean), <i>La première églogue de Virgile</i>	529
SIMON (Émile), <i>L'œuvre de Marcel Arland</i>	415
WIET (Gaston), <i>La Toscane et l'unité italienne</i>	219

COMPTES RENDUS.

DUPERTUIS (Jean), <i>Chronique littéraire</i> (Pierre Daninos, François Mauriac)	515
— <i>«Iglous» de neige</i> (Jean Gabus)	201
— <i>Livres de guerre</i> (Georges Gaudy, Guy de Chézal, Pierre Varillon)	303
TAHA HUSSEIN (Moënis), <i>Poètes égyptiens de langue française</i> (Khédry, Ahmed Rassem)	165
— <i>Chronique des Livres</i> (Étienne Mériel, Fernand Leprette)	600
WIET (Gaston), <i>Chronique des Livres</i> (Soliman Loutfallah)	598
— <i>L'architecture musulmane primitive</i> (K. A. C. Creswell)	552
ZANANIRI (Nelly Vaucher), <i>Promenade proustienne</i> (Guichard)	308

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET DE COMPTES RENDUS.

	Pages.
CHÉZAL (Guy de), <i>En auto-mitrailleuse, à travers les batailles de mai</i> (Jean Dupertuis)	305
CRESWELL (K. A. C.), <i>Early Moslem Architecture</i> (Gaston Wiet).	552
DANINOS (Pierre), <i>Le sang des hommes</i> (Jean Dupertuis) . .	515
GABUS (Jean), <i>Iglous de neige</i> (Jean Dupertuis)	201
GAUDY (Georges), <i>Combats sans gloire</i> (Jean Dupertuis) . .	303
GUICHARD (Léon), <i>Proust</i> (Nelly Zananiri Vaucher)	308
KHÉDRY (A.), <i>Volutes</i> (Moënis Taha Hussein)	165
LEPRETTE (Fernand), <i>La muraille de silence</i> (Moënis Taha Hussein)	600
LOUTFALLAH (Soliman), <i>Le contre-procès de Riom</i> (Gaston Wiet)	598
MAURIAC (François), <i>La Pharisienne</i> (Jean Dupertuis)	517
MÉRIEL (Étienne), <i>Marie-Louise</i> (Moënis Taha Hussein) . .	600
RASSEM (Ahmed), <i>Dans le vieux jardin</i> (Moënis Taha Hussein)	168
VARILLON (Pierre), <i>Veille au large avec nos marins</i> (Jean Dupertuis)	307

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE

DES TABACS ET TOMBACS

BRANDY V. S. O. P.

RHUM

ZIBIB

LIQUEURS



TRIPLE SEC

VERMOUTH

LIME JUICE

GIN

SIROPS

Éditions de la REVUE DU CAIRE

MARIE CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

GASTON WIET :

Le Sultan Baibars

Positions

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par GASTON WIET.

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

GEORGES DUMANI :

La Paix du soir

Vues sur la guerre

PIERRE JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce
Révolution dans la défaite

MARGUERITE BOLANACHI :

Atmosphère

GÉRAUD JOUVE :

Mon séjour chez les Nazis

ÉTIENNE DRIOTON :

Le théâtre égyptien

MAHMOUD TEYMOUR :

La fille du Diable

ALEXANDRE PAPADOPOULO :

Un philosophe entre deux défaites

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.